GRAND CONCOURS D'ECRITURE DE LA VILLE DE FONBEAUZARD

PRIX VICTOR HUGO 2021

RECUEIL

FONBEAUZARD

Thèmes

SUJET n° 1 ***pour penser les mots*** **:** *Créez une histoire à partir de tous ces mots : Espace, Paillettes, Montagne, Dromadaire, Algorithme, Valise, Sardine, Divine, Nuage et Arbre.*

SUJET n° 2 ***qui ne manque pas de profondeur*** **:** *Nous étions 125 volontaires, pendant 40 jours et à 800 mètres de profondeur. Quelle aventure !...*

SUJET n° 3 ***en hommage aux Fon-beaux-arts :*** **:** *J'ai rencontré Victor Hugo. Je lui ai donné ma définition de l'art ...*

Liste des textes

POESIES

« Lettre à cœur ouvert » **Catherine MONCE - Coup de cœur du jury**

« Le but de l'art » **Corinne NAWROCKI**

« L'art et l'Artiste » **Christine CHARLES**

« Le Pays de l'Echo » **Marie COMBERNOUX**

« La planète d'Isabelle » **Michel ROULLEAU**

« Parlez-moi ! » **Marie-Hélène TERRIÉ - Prix Rêverie**

« Mot d'Excuse » **Michèle FAU**

*****

NOUVELLES

« Les hommes des chaleurs » **Michel ROULLEAU - Prix de l'Audace**

« Il était une fois un village... » **Gilles CEZERAC**

« Mission Memory » **Sarah BOTTAREL - Prix Divine**

« Je pars ! » **Laurence FERRÉ**

« Et voilà, je l'ai bien cherché ! » **Dominique ALBOUY**

« L'Arbre aux rêveurs » **Roger PUJADO**

« Enfin ! Enfin ! ... » **Françoise BLANC-ROUFFIAC**

« Une famille, une terre » **Sylvie MASSOL**

« Les sardinades » **Monique THOUY**

« 16 septembre 2021 » **Margot BOTTAREL - Prix Renaissance**

« La petite fille qui rêvait d'être astronaute » **Isabelle ESCARTIN**

« La relativité restreinte d'Albert Einstein » **Marie-Laurence IGNACIMOUTOU**

« Le reflet- paillettes de la crête des vagues… ou … Le sucre glace des pitons rocheux ? » **Elisabeth JACQUES**

« Divine, Hubert et Adrien » **Valérie LECOINTRE - Prix Love-Story**

« La petite maison sur la plage » **José GONZALES**

« La ronde des dix mots dits » **Christian GOLLER - Prix Cyrano**

« Dialogue avec Victor Hugo » **Marie COMBERNOUX - Prix Victor Hugo**

« Le Crapaud » **(Charles Cros 1842-1888)**

« Le Voyage des Dromadaires » **Sandy DANJOU - Prix des paillettes**

Membres du jury

Karine Lozano, *librairie « Les Passantes ».* **Sylvette Labat,** (*Animatrice d'ateliers d'écriture).*
Nathalie Chacon, Catherine Djelaoui, (*bauzifontines)***.**
André Sirven, Bernard Villéga, Loïc Jan, (*bauzifontins)***.**
Carine Miranda, Mélanie Mignot, Emmanuelle Délédicq, (*élues.)*
André Villate, *élu.*

LES HOMMES DES CHALEURS

Nous étions 125 volontaires, pendant 40 jours et à 800 mètres de profondeur. Quelle aventure… L'appât du gain en cas de succès promis par le milliardaire Pierre Crancombe nous avait précipité en masse aux tests de sélection tant physiques que mentaux pour faire partie du choix final d'explorateurs chargés de trouver sous terre, dans cavernes et galeries souterraines, des trésors de joaillerie destinés à procurer à ce Crésus des tas de diamants capables d'assouvir ses appétits de richesse. Nos investigations précieuses se déroulaient sous les Pyrénées, dans un périmètre de surface appartenant à notre opulent commanditaire qu'il avait acheté à prix d'or à l'Etat afin d'en garantir le secret placé sous sa seule responsabilité. Pas de caméras extérieures et gênantes donc, mais des tonnes de matériel et de nourriture et des excavatrices et des exercices quotidiens de toutes sortes - la rédaction de nos dernières volontés venant clôturer le tout et le couronner.

Qu'importent mille détails de prospection et d'évaluation déjà narrés par mille romanciers avec plus de talent que moi ! Le huitième de millier que nous représentions, allaient de découverte en étonnement, de chef-d'œuvre en merveille, dans un inquiétant silence à la fois de mort et de cathédrale, notre marche alourdie par nos sacs même si ceux-ci perdaient graduellement du poids. Pour prévenir tout triomphe de la folie dans cet infini sépulcre souterrain, nous utilisions nos téléphones portables aussi souvent que nous le pouvions, entre fatigue et danger, et nous envoyions à ce cher à plus d'un titre Monsieur Crancombe une avalanche d'images animées et de commentaires. Cela aurait pu durer des mois et des mois dans la famine avec nos barbes croissantes s'il ne m'était pas arrivé, à mois seul le héros involontaire, l'histoire que l'on va lire de première main.

Nous étions tous parvenus dans une grande et haute salle souterraine où les gouttes s'ajoutaient aux gouttes en tombant avec une lenteur et une régularité de supplice psychologique chinois lorsque, pris d'une inspiration soudaine engendrée par l'urgence de la satisfaction d'un simple besoin naturel, je m'écartai de mes cent-vingt-quatre camarades mâles avec une pudeur inutile et injustifiée (car notre expédition ne comptait nulle femme, pour d'évidentes raisons de calme et de sécurité) et je me dirigeai vers une petite excavation naturelle et sombre susceptible de tenir lieu de latrines improvisées et provisoires. Lorsque j'eus terminé l'accomplissement de cette fonction honteuse et arrangé de nouveau ma mise de façon présentable, je sentis le sol trembler à mes pieds, bouger et se morceler puis se désintégrer sous ma personne dans un bruit de tonnerre dramatique et croissant. Cette brusque dérobade rocheuse ne me laissa aucune chance de sortir et je chutais, comme aspiré par une lente machine, parmi un magnifique délire de gemmes brillantes et incroyablement généreuses en couleurs et en tailles. Mes camarades d'expédition ne purent rien d'autre pour moi que d'admirer ce voyage dans le cristal qui eût ravi George Sand, Jules Verne ou Abraham Merritt.

Ma descente aux Enfers fut paradisiaque, légère comme une plume et lente comme un flocon de neige, et je mis plusieurs minutes à m'accoutumer à tant d'éblouissante clarté minérale dans un concert d'alexandrins clamés par des êtres momentanément invisibles et dotés, Pyrénées obligent, d'un accent espagnol :

« Ainsi que le disait l'Ancienne Prophétie,
Un visiteur d'en-haut vient de tomber chez nous.
Fêtons-le, soignons-le, comme en toute utopie,
Et puis renvoyons-le aux bras de sa nounou. »

Peu à peu les couleurs se calmèrent et ma vue perdit en douleur. Je pus enfin regarder autour de moi et les mots et le talent me manquent pour décrire exactement le décor qui m'entourait et les êtres qui en participaient. Reprendre aussi mon souffle exigea quelques minutes car j'étais suffoqué autant de douleur et de surprise que d'émerveillement. Une société de prismes de cristal vivants me cernait et pourtant, quoique anguleux, ils possédaient forme humaine. Une translucidité brumeuse les animait, eux de trois ou quatre mètres de haut, et leur tenait lieu de respiration et, ainsi que j'allais le découvrir, de parole et de télépathie - cette dernière ordinairement attribuée aux Martiens verts dans mille fois mille œuvres d'anticipation me touchant là comme un vieux cliché.

Je me relevai et m'époussetai en grognant cependant qu'un des prismes humanoïdes s'approchait de moi et m'asséna ce discours :

« Je suis tout à la fois les druide, chef et barde

Les charges cumulant d'Assurancetourix

Et d'Abraracourcix et de Panoramix.

Sois donc le bienvenu sous notre sainte garde ! »

Je sursautai à cette harangue :

« Comment connaissez-vous tous ces personnages ? Ma parole, vous devez posséder et avoir lu tout une bibliothèque fournie et exhaustive !

C'est en lisant tes pensées par une prospection indolore et insue que nous y sommes arrivés, m'apprit le druide autoproclamé par une voix psychique. Ces ouvrages, happés par une nôtre projection intellectuelle hors de ce lieu souterrain et brûlant, s'impriment en nous et y restent gravés jusqu'à notre mort apparente. Après avoir vécu, nous retournons à la planète Vénus où nous nous incorporons à la roche linéaire habitable qui est à la fois notre berceau et notre tombeau. Veux-tu être des nôtres pendant des millénaires ?

Non ! m'écriai-je sous le coup de la dangerosité d'un pacte d'immortalité avec le Malin ainsi qu'il est narré dans d'innombrables ouvrages depuis la nuit des temps. Je veux retrouver mes camarades d'exploration ou mourir - fût-ce de la plus atroce manière ! »

L'explosion de cette tirade me valut des durcissements de mes geôliers transparents et, du son d'un instrument de musique invisible, le druide-barde me déclama :

« Notre présence ici nous vaut de Thermanthropes
Le pédantesque nom, mais ce n'est point l'Enfer
Et ton respect pour nous fera que tu n'écopes
D'aucune maltraitance et cela sans nul fer ! »

Je commençais à connaître un certain excédement suite à la diction en vers français par ces Martiens espagnols reclus dans ce caveau propriété d'un richard qui se battait à coups de millions dans le même temps que la nombreuse escouade par lui diligentée prenait tous les risques sans espoir de secours à la surface ! Je n'étais cependant pas au terme de mes souffrances.

Non, nous ne venons point de Mars rebaptisée Barsoom, contesta un des collègues de mon premier interlocuteur. Aussi tenons-nous à t'initier à nos mystères sacrés. Ecoute et tu comprendras et croiras :

« Matriarcats martiens hypogéens et froids,
Domaines de Vénus semés en Républiques
Sur un bandeau refuge hurlant autant qu'étroit,
Vous témoignez pour nous de la Vie magnifique ! »

Ne crains rien, m'intima le premier druide : nous ne sommes ni malveillants ni nocifs. Nous avons besoin, pour perdurer et nous étendre de par le vaste cosmos, de nous protéger. Tu résumeras cela par le proverbe en vigueur chez toi : pour vivre heureux vivons cachés. Cela s'applique bellement à nous en l'espèce. Prends garde ! »

A ces mots, se détacha de derrière cette foule de cerbères de cristaux masculins l'une de leurs femmes - je compris cela à son aspect menu et moins arrogant - dont la vue me mit comme du baume au cœur autant par sa physionomie et son rôle que par sa voix psychique douce et assurée :

« Le système solaire abrite mille vies,
Perceptibles par seul l'homme nanti d'un cœur.
De Saint-Exupéry approuvons les sorties
Et glorifions l'amour en seul explorateur ! »

Ce qu'oyant je me sentis peu à peu attirée par cette sybille des régions souterraines qui extirpa de son sein translucide une sorte de petit nuage blanc et floconneux, espèce d'ectoplasme qui alla se loger sur puis dans mon cœur en m'irradiant de forces nouvelles quoique vieilles comme le monde à la seule et expresse condition que je consentisse à me laisser transformer moi aussi en Thermanthrope de cristal sous les profondeurs ardentes, ténébreuses et irrespirables de la Terre. J'étais écartelé, je souffrais mille morts en deux vies, et tous ces tourments ne m'empêchèrent pas d'entendre et de comprendre l'oraison funèbre débitée par ce Bossuet féminin des couches inférieures de la vie :

« Par la force du vril évoquée par Lytton,
Nous scellons le secret de ce fragile monde.
Aussi ne va jamais par la moindre chanson
Narrer ton trip ici à cent lieues à la ronde ! »

C'en était fait de moi ! Et je bénis mon consentement à l'obligation sine qua non exigée par Pierre Crancombe de rédiger son testament avant de partir dans cette expédition chtonienne. Je me sentis prêt à succomber et…

Je reçus un seau d'eau en pleine figure. Autour de moi mes camarades faisaient plusieurs cercles avides de sensations. J'éprouvai la conscience de la présence d'un bandage autour de ma tête et dès que j'ouvris les yeux l'on me narra en riant le vrai déroulé des événements, à savoir qu'un morceau de stalagmite s'était détaché et m'avait touché sur le chef non sans que j'eusse perdu du sang - d'où l'application cette bande Velpeau qui me couronnait. J'avais déliré tout mon soûl en déclamant à haute voix des alexandrins avec un accent espagnol insoupçonné comme les clients des exorcistes hurlent des textes oubliés incompréhensiblement.

Cet incident signa la fin de notre équipée et nous regrimpâmes à la surface le plus vite possible

Michel ROULLEAU

Il était une fois un village…

Il était une fois, niché je ne sais où mais pas loin de Marseille, un petit village provençal. La vie mène son train-train comme partout ailleurs avec ses jeunes, ses vieux, ses minots[1]… sauf qu'ici on a gardé l'accent qu'on attrape en naissant du côté de Marseille. Un accent qui chante et des fois plus fort que nos cigales en plein été. Un accent, rien qu'à l'entendre, t'as le soleil plein les yeux. Comment il s'appelle?… "CANTOCIGALOU"; surtout ne le cherchez pas sur la carte, vous ne le trouverez pas. Un village de 300 âmes avec son église, sa mairie, sa place ombragée de platanes centenaires qui vous font un immense parasol. Car ici quand le soleil est de la partie, il vous tape sur la coucourde[2] et même parfois il vous escagasse[3]. Il y a aussi des Bobos qui croient que sans l'**algorithme** rien ne peut se faire… Chez ces gens là, Monsieur, on ne rit pas, on ne pense pas, on ne vit pas, on ne vit pas monsieur, on triche… ça vous fait prendre un éléphant rose pour un **dromadaire** à trois bosses et ils y croient dur comme fer… Les bourgeois c'est comme les cochons, plus ça devient vieux plus ça devient bête…. Plus ça devient vieux plus ça devient… teigneux. Ils sont là, plein de **paillettes** artificielles à occuper l'**espace** de la place de l'église à la sortie de la messe. Ils sont là avec leur nez pincé à toiser d'un œil méchant la pauvre Margot, la pauvre bergère qui le matin même avait recueilli sur son sein un chaton affamé. Ah! le beau tableau quand elle donne la gougoutte à son chat. Ah! Le beau tableau. Même le facteur toujours si pressé, le maître d'école, le maire négligent leur tâche pour voir ça.

Soudain une musique venue dont on ne sait d'où s'intensifie. De rue en rue à grand renfort de tambours, de calicots, de cuivres, de cymbales, vêtus de costumes aux couleurs vives déambulent des clowns, des acrobates, des jongleurs. Tous ces artistes, tout ce petit monde d'un cirque familial arrivent de la commune voisine. Ils chantent à qui mieux-mieux : viens voir les musiciens, les comédiens, les magiciens… Ils haranguent la foule qui déjà s'amasse le long des trottoirs et invitent jeunes et vieux à une soirée inoubliable. Si vous aimez voir trembler les amoureux ou voir se lamenter le Baptiste, poussez la toile et entrez vous installer. Le moment si attendu arrive. Dans la foule, Claude, qui est surnommé "Coco" par tous dans le village, a le béguin de la Ginette. C'est un gentil garçon mais comme on dit chez les bobos qui ne rient pas, il n'a pas la lumière à tous les étages. Le voilà, Coco, assis à sa place sur un banc, heureux, toujours la banane et qui ne ferait pas de mal à une mouche à applaudir le numéro des clowns. Ils sont pour lui le clou du spectacle. De leur **valise** magique ils sortent des foulards qui changent de couleurs quand ils le souhaitent, des anneaux chinois qui s'attachent et se détachent sans que personne ni comprenne rien et puis le chapeau haut de forme ou sort chaque fois l'éternel lapin. Ginette qui l'a aperçu, vient discrètement s'assoir à côté de lui et lui murmure quelques mots à l'oreille. La soirée finie, chacun s'en retourne chez soi sauf ces deux là qui, sous le porche de l'église se croyaient tranquille. Le curé qui avait vu d'un œil satanique la scène du chaton allaité surpris la conversation de la Ginette avec le Coco. Les deux se séparent et l'homme à la soutane appelle la fille et la sermonne : --Tu n'as pas le droit de jouer avec ce brave garçon, de lui promettre la lune. -C'est vrai, il est souvent sur son **nuage**, mais il est courageux, serviable et ne fait aucun mal autour de lui, pas même à un moustique.

L'autre jour, on l'a vu en haut de la colline avec un bouquet d'églantines. Des chasseurs l'ont aperçu, sont montés à sa rencontre et le pauvre garçon assis dans l'herbe n'arrêtait pas de siffler. : - Qu'est ce que tu fais là? Demande le forgeron son fusil à l'épaule : -c'est la Ginette qui m'a dit d'aller siffler là-haut sur la colline et de l'attendre avec un petit bouquet d'églantines. Le prêtre, les sourcils en accent circonflexe la toise : - Tu te moques de lui, le seigneur te punira, demain je t'attends à confesse et sans faute… Les gens qui voient de travers pensent que les bancs verts sont fait pour les impotents; c'est absurde, car c'est notoire, ils accueillent quelques temps les amours débutants. Quand la sainte famille Machin croise sur son chemin deux de ces malappris elle leur décroche hardiment des propos venimeux. Le père, la mère, la fille, le fils, le Saint Esprit voudraient bien de temps en temps se conduire comme eux.

Dimanche pour la fête du village un grand concours de boules en triplette est réservé aux habitants de la commune. Jeunes, moins jeunes, femmes et hommes venez participer; le premier prix: un cambajoun[4] à chaque joueur de la triplette gagnante. Allez-vous inscrire à la buvette du comité. Antoine que tous ses amis appelle "Tony" est originaire de Patrimonio, son île de beauté. C'est le responsable de la buvette. Un étranger, un parisien quoi, un peu affamé, s'approche du comptoir vers les 15h sans bonjour ni formule de politesse. : -Qu'est-ce que vous avez comme sandwich? : - J'ai le sandwich corse à 3€. : - Il est à quoi? : - Il est fait avec du pain corse, du beurre corse avec une belle tranche de jambon de mes cochons corse. : - Vous avez autre chose? : -J'ai le sandwich touriste à 12€. : - Il est à quoi? : -Il est fait avec du pain corse, du beurre corse avec une belle tranche de jambon de mes cochons corse. : -Mais c'est pareil!!! Alors donnez-moi un sandwich corse!!! : - Y en a plus!

A l'ombre des platanes les parties se succèdent. Le plus vieil **arbre** abrite de son ombre trois bancs où les plus âgés, canne entre leurs jambes sont installés et applaudissent pour encourager les joueurs de leurs tirs remarquables. Une partie de pétanque ça fait plaisir. La boule part et se planque comme à loisir. Tu la vises et tu la manques, change ton tir. Les discussions vont bon train; il y a Marcel le lyonnais, installé depuis quelques mois dans la région de Marseille qui arrive de voyage à Paris. Il se fait souvent taquiner par l'ancien, le papet Georges, que tous appellent amicalement "Jojo". : -Eh Marcel t'arrives de Paris? -T'as vu Landolfi[5]? -T'as pas vu Landolfi? -Tu n'étais pas à Paris alors! -Peuchère[6], tu sais que pendant ton absence la **sardine** a bouché le vieux port. : -Oh! Vous les marseillais, il faut toujours que vous exagériez, comment un petit poisson peut-il boucher le port? Tous, joueurs, spectateurs se mirent à rire et même, devant l'ignorance de Marcel, certains en avaient la larme à l'œil. Le Jojo entre deux hoquets de rire lui explique l'histoire devenue légendaire de la sardine qui a bouché le port. C'était un chalut, un vrai, qui revenait de la mer avec une cargaison abondante de poissons. Son nom "La Sardine". Le capitaine peut-être un peu éméché toucha à tribord le bord de l'entrée, éventra la coque et le bateau coula et il boucha l'entrée du port. Ah! **Divine** farce qu'il se délecte de raconter après l'avoir transformée en galéjade éternelle!

La fête au village a toujours son lot d'ivrogne; et voilà notre cantonnier qui a pris un coup de soleil, qui est rond comme un manche de pioche. Un pastaga[7] de trop et voilà qui sait plus son nom, Monsieur, tellement qu'il boit. Il est complètement cuit qu'il se prend pour le Roi! Il rêve à voix haute de sa **montagne**, de son braconnage…

Il chantonne… :-pourtant que la montagne… est… belle… Paf, il trébuche, s'écroule dans l'herbe. Non il n'est pas mort, il ronfle, il ronfle si fort qu'il fait rire les enfants, ça fait rire les oiseaux, ça fait chanter les abeilles, ça chasse les nuages et fait briller le soleil.

Demain, une nouvelle journée. Notre cantonnier sa tête encore lourde reprendra ses activités. On sait que la Ginette, la pauvre cagole[8], a quitté le village dans une belle auto rutilante avec un cacou[9] de la grande ville. Quand à Claude, notre doux ami Coco, il a retrouvé le calme de ses émois.

Voilà, il était une fois, grâce aux poètes, aux chanteurs, aux conteurs qui m'ont inspiré, l'histoire imaginaire du village de "CANTOCIGALOU".

Gilles CEZERAC

Lexique provençal:

-1Minots: jeunes enfants

-2Coucourde: citrouille, tête

-3Escagasse: écrase, assomme

-4Cambajoun: jambon

–5Landolfi: personnage imaginaire utilisé par Marcel Pagnol

-6Peuchère: exprime l'affection ou l'ironie

-7Pastaga: pastis

-8Cagole: jolie fille provocante, un peu facile

-9Cacou: voyou qui joue les fanfarons

Mission Memory

Un coup de vent cinglant réveille en sursaut une femme. Allongée dans la neige, elle fait entrer l'air frais de la montagne dans ses poumons et se relève brusquement, tournant sur elle-même face à un paysage qui ne lui évoque rien. Sous une veste abîmée par le temps, elle porte une courte robe de soirée à paillettes. Sa main gauche est menottée à une petite valise fermée à clé, tandis que dans sa main droite est écrit au feutre « Trouver la sardine ».
Déboussolée, la femme n'a aucun souvenir, hormis son prénom. Elle s'appelle Ève.

Complètement perdue, sans passé ni identité, Ève cherche à rejoindre la civilisation. Elle est prise en stop sur un chemin rocailleux par un homme au visage avenant. Sur la route, il ne cesse cependant de lui jeter des regards furtifs, s'attardant notamment sur la valise attachée à son poignet. De plus en plus soupçonneuse, Ève remarque que l'homme possède des tenailles sur la banquette arrière. Le bruit caractéristique des portes d'une voiture que l'on verrouille finisse de la convaincre que l'homme ne s'est pas arrêté par hasard pour la prendre en stop, mais qu'il la cherchait ou l'attendait…
Prenant la voix la plus calme possible, elle demande à être déposée aux abords d'un village qu'ils s'apprêtent à franchir. Mais l'individu garde le silence et continue son chemin.
Au premier ralentissement, à l'approche d'un céder le passage, se laissant guider par son instinct, Ève assène un violent coup de valise sur la tête de l'homme, l'éjecte du véhicule et prend sa place derrière le volant, avec une agilité qui la surprend.
Dans le rétroviseur, Ève aperçoit l'homme se relever, sortir une arme et commencer à tirer dans sa direction. La vitre arrière éclate, tandis qu'elle zigzague avec peine dans les rues et s'enfonce dans le village. Ève cesse de regarder dans le rétroviseur juste à temps pour voir un chat planté au milieu de la route. Elle braque d'un coup pour l'éviter et heurte un arbre en lâchant un cri.

Ève reprend ses esprits dans une salle aux vieux murs blancs décrépis, assise derrière une table, et entourée d'une femme et d'un homme en uniforme de police.

Qui êtes-vous ? Où sont vos papiers d'identité ? Pourquoi avez-vous planté votre voiture dans un arbre ? Pourquoi votre main est-elle menottée à une valise ? Vous voulez bien ouvrir cette valise ? Que contient-elle ?

Ève ne sait répondre à aucune de ces questions, et ses propos restent incohérents.

Madame, de toute évidence, soit vous êtes une voleuse en cavale, soit vous êtes une menteuse, soit vous avez trop fait la fête hier soir.

Le pire est qu'Ève ne peut ni confirmer ni infirmer quoi que ce soit !

Ecoutez, la seule chose que je sais est que je dois trouver une sardine parce que c'est écrit dans ma main. D'ailleurs vous savez s'il y a un restaurant de poissons dans votre village montagnard ?

Les policiers se dévisagent, une lueur dans le regard, et cessent de considérer Ève comme quelqu'un qui a quelque chose à se reprocher.

Vous êtes une Divine.

Ève se demande si elle n'a pas atterri dans un village de fous. Pourquoi les flics se mettent-ils soudain à la draguer ?

Vous êtes libre. Vous trouverez la sardine à cette adresse, ajoutent-ils en lui tendant un bout de papier.

Pour essayer de comprendre ce qui lui arrive, Ève n'a d'autre choix que de suivre les rares indices qu'elle possède.
Fébrile et intriguée, elle agite le heurtoir qui orne la porte de la demeure indiquée par les policiers. Dans un grincement sinistre, une vieille dame aux cheveux parfaitement gris, aussi mince que grande, l'accueille sur le palier.

Vous allez me croire parfaitement idiote mais…on m'a dit que je pourrais trouver une sardine ici ? interroge Ève.

Je suis la sardine.

Ève reste estomaquée, tandis que la sardine l'observe attentivement, puis la fait entrer dans la maison en veillant à ce qu'aucun regard indiscret ne les voie.
Sans un bruit, la veille dame met de l'eau à bouillir, la vide dans une théière et sert ensuite une tasse délicatement ouvragée à Ève. Cette dernière s'attend à ce que la femme prenne la parole, mais la sardine reste définitivement silencieuse. Ève finit par rompre le silence.

Excusez-moi, est-ce que vous allez me dire ce qui m'arrive ?

La sardine lève les yeux vers elle, les sourcils arqués.

Je voudrais comprendre pourquoi je me réveille au milieu de nulle part sans aucun souvenir ? On a voulu m'enlever, on m'a tiré dessus, j'ai eu un accident et j'ai fini au poste de police ! Pourquoi ? Et pourquoi est-ce que je porte une robe à paillettes à des températures qui frôlent le zéro ?!

Si vous êtes habillée comme ça, c'est sans doute pour une très bonne raison. Quant au reste, c'est parce que vous êtes une femme Divine.

Ève manque d'avaler de travers.

Vous pensez vraiment que c'est le moment de me faire des compliments ? Dites-moi ce qui m'arrive ?

Si vous êtes ici et que vous ne vous rappelez de rien, c'est que l'heure est grave. Les autres veulent vous empêcher de mener votre mission à bien.

Les autres ? Quels autres ? Quelle mission ?

Si cette valise contient bien ce à quoi je pense, alors vous êtes la seule à pouvoir encore tous nous sauver.

Nous sauver de quoi ?

De l'oubli.

Ève reste muette. Être privée de sa propre histoire la déconcerte. L'oubli, elle connaît. Elle ne sait plus rien, et c'est une sensation horrible. Elle ignore si elle nage dans un délire terrible ou si c'est la vérité, mais si sa mémoire a disparu ou a été effacée, et que le même destin menace le reste de la population, elle se doit d'accomplir la mission que la sardine lui affirme devoir accomplir, non ?

Que dois-je faire ?

Apportez la valise sur la bosse du dromadaire.

Ève laisse échapper un rire nerveux.

Pardon ? Je ne comprends pas…en quoi un dromadaire pourrait-il sauver le monde, ça n'a pas de sens ? A moins que ce ne soit encore une personne et pas un vrai dromadaire… Vous avez tous des pseudos d'animaux dans votre congrégation ?

Les traits de la sardine restent impassibles. Visiblement, aucun humour ne saurait l'atteindre.

Si vous réussissez, vous n'aurez plus besoin d'explication, déclare-t-elle.

Des bourrasques commencent à se lever dans le paysage immaculé. Ève se protège du blizzard comme elle peut, luttant contre le froid. Cela fait des heures qu'elle erre dans la chaîne de montagnes qui l'entoure, suivant une carte qu'elle ne comprend pas, donnée par la sardine pour trouver le dromadaire.

Par deux fois elle s'est cachée dans la neige pour éviter un groupe de personnes mécontentes qui semblait la chercher. Sans doute ces autres, les fameux ennemis dont parlait la sardine.
Quel que soit le jeu ou l'engrenage dans lequel Ève est prise, elle souhaite que ça s'arrête. D'autant que la menotte commence à lui cisailler le poignet. Elle n'a pas demandé à risquer sa liberté ou sa vie pour une cause inconnue !
Ève jette une dernière fois un regard à la carte, avant de la froisser de rage et d'incompréhension et de la balancer par terre. Elle abandonne.
Quelques mètres plus loin, Ève fait demi-tour. Elle abandonne, oui, mais trouvera une poubelle où jeter la carte plutôt que de polluer la nature. Elle se baisse, ramasse le papier froissé dans la neige, et en se relevant, ses yeux aperçoivent quelque chose à travers le brouillard : une montagne, qui ressemble étrangement à un dromadaire, avec la tête d'un côté et la bosse de l'autre.
« Apportez la valise sur la bosse du dromadaire » a précisé la sardine. Ainsi donc, la bosse du dromadaire est un lieu. Ève sent quelque chose s'allumer au fond de son être. De la combativité et une certitude. Celle d'apporter la valise en haut de la montagne et d'obtenir toutes les réponses qu'elle cherche.

Exténuée, les doigts gelés, Ève parvient à destination et découvre une ouverture creusée dans la roche, protégée par un portique de sécurité. Elle s'avance. Des écrans et des lasers s'activent, qui paraissent scanner la jeune femme, et la reconnaître. Pourtant, elle ne se souvient pas d'être déjà venue. Le portique s'ouvre pour la laisser passer et une voix robotique l'accueille.

Bienvenue à l'espace *Camelus Divergens* du Divine, le Département d'Intelligence et de Valorisation Indépendante des Nations Effacées.

Au milieu de la grotte, Ève constate la présence d'un ordinateur entouré de tout un tas d'appareils. L'écran affiche « Recours final – à n'utiliser qu'en cas d'extrême urgence ».
Une impulsion pousse Ève à activer ce dernier recours. Elle retient sa respiration et clique sur l'écran tactile. Une machine commence à vrombir, mais s'arrête brutalement peu après. Une alarme retentit et la fenêtre sur l'ordinateur change pour afficher « Code incomplet ».
Ève n'a pas fait tout ce chemin pour rien ! Elle regarde son bras endolori à force de traîner une valise accrochée à elle et réalise que quoi que contienne cette valise, elle va en avoir besoin. Ève se met en quête d'un tournevis ou de n'importe quel outil, sans succès, puis se rabat sur une pierre. Mais elle a beau frapper encore et encore, la serrure ne se brise pas.

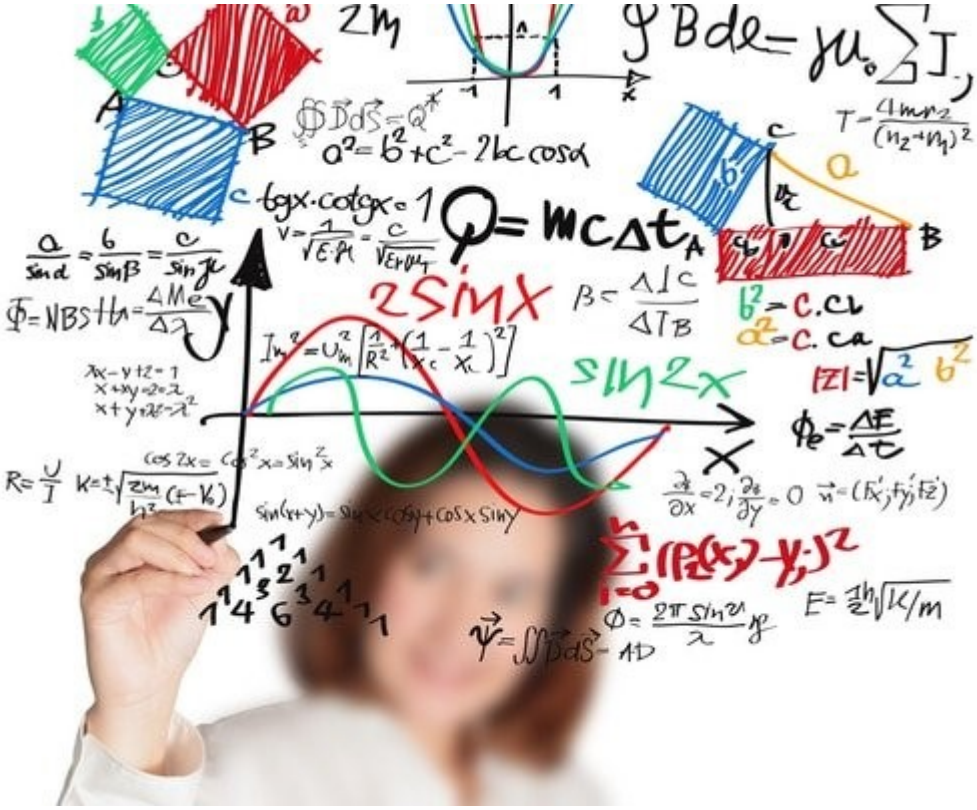
La fatigue commence à l'accabler. En plus, elle a de plus en plus froid et tire sur sa robe en pestant contre cet accoutrement inapproprié. Les paroles de la sardine lui reviennent encore en mémoire, « Si vous êtes habillée comme ça, c'est sans doute pour une très bonne raison ».
Ève détaille attentivement sa tenue et découvre qu'un des sequins à paillettes se détache et est en fait une clé. Elle la glisse dans la serrure et ouvre la valise pour y découvrir un disque dur.

Ève le branche à l'ordinateur et lance le programme qu'il contient. Il s'agit d'un algorithme très complexe. Ève fait confiance à son instinct et déclenche le recours final. C'est l'instant de vérité.
Les appareils dissimulés dans la montagne clignotent et se remettent à vrombir. Soudain, c'est toute la structure qui est prise d'un tremblement. A l'extérieur, le vent produit un mugissement horrible. Autour d'Ève, le monde se met à tourner, et c'est toute la Terre qui est secouée sur son socle dans l'univers.
Pendant un instant, Ève se demande ce qu'elle a fait. Et si elle venait de déclencher la fin du monde ?
C'est alors qu'un nuage blanc provenant du cœur de la montagne s'infiltre à travers les parois de la cavité, puis se déverse avec puissance sur toute la surface de la Terre.
Au centre du nuage blanc, Ève voit défiler sous ses yeux de multiples vies, et se souvient enfin qui elle est.

Je m'appelle Ève Evenlee. Je suis la scientifique qui a conçu l'algorithme de préservation des mémoires alternatives et je suis membre de Divine, le Département d'Intelligence et de Valorisation Indépendante des Nations Effacée, qui travaille pour l'organisation PRA (Protection des Réalités Alternatives).
Depuis toujours, nous combattons la société Monomonde, qui veut supprimer l'existence des autres univers pour qu'il ne reste que le leur. Mais de quel droit peut-on décider quelle réalité mérite d'être détruite ? Quelle réalité est la plus réelle, ou la seule à devoir exister ? Comment savoir si nous sommes dans la « bonne » réalité ? N'est-ce pas au contraire fascinant de se dire que tout ce que nous pouvons imaginer est vrai quelque part ?
Malheureusement, Monomonde est déjà parvenu à supprimer les autres réalités.
C'est pourquoi les agents du Divine se sont sacrifiés pour collecter les données de toutes ces réalités perdues, de toutes ces nations effacées, de toutes ces histoires jamais racontées, et les a rassemblées dans un algorithme puissant que j'ai aidé à créer.
Le contenu de cette valise était le dernier espoir. Et la seule façon de préserver ces mondes était de les fusionner avec le dernier monde restant. Désormais, chaque être humain aura en lui le souvenir de toutes ses autres vies.
Ainsi, les réalités se confondront, les nations effacées ne seront plus prises au piège de l'oubli et les histoires jamais racontées auront une chance d'être incarnées.

Je suis Ève Evenlee, scientifique, mais aussi auteure, artiste, médecin, exploratrice, Présidente, historienne, paysagiste, astronaute, femme, mère, compagne, célibataire et bien d'autres. Je suis toutes les femmes.
Je peux être qui je veux.

Sarah BOTTAREL



Je Pars !

J’ai vidé les armoires, j’ai vendu tous les meubles,

J’ai offert à mes amis mes objets les plus chers,

J’ai relu mes cahiers d’écriture et j’ai conservé mes plus belles citations.

J’ai gardé quelques vêtements, ceux qui je sais me seront les plus utiles,

Mais avant de faire tout ça,

J’ai réfléchi au sens que je voulais donner à ma vie.

Mes vieux rêves de grands espaces pourraient se réaliser. Causes et conditions me semblent réunies pour que tout se fasse de façon harmonieuse. Je ne veux plus perdre mon précieux temps. Mon cheminement vers ce qui doit être comme une mission continue. L’idée de préparer ma valise me fait jubiler, cela se fera au dernier moment, là, veille du départ, car c’est suffisant ! L’essentiel je le connais. Vivre l’expérience du renoncement à tout ce qui me prive encore de ma liberté. J’ai troqué mes paillettes contre des vêtements troués, mon visage est naturel. Je garde juste un crayon à maquillage au fond d’un joli sac en chanvre.

J’ai besoin de savoir si je suis celle que je crois être;

J’ai besoin d’être celle qu’il faut que je sois.

J’ai vidé le frigo. Il restait une sardine que j’ai mangée avec du pain beurré.

J’ai parlé à mon petit arbre devant la terrasse et je lui ai exprimé toute ma gratitude. Dans un nuage j’ai aperçu ma silhouette, divine, et aussi dans le ciel ce qu’allait être ma destinée. Je visiterai les peuplades de Mongolie, j’ai toujours rêvé d’authenticité et non loin des chevaux sauvages je chercherai un vieux dromadaire.

On se fait une montagne de tout, pas moi et c’est la foi en tous les possibles qui crée l’algorithme de mes pérégrinations. Enfin, c’est une autre étape de ma vie où je tourne une page et où je prends le risque de mieux me connaître.

Laurence FERRÉ

Et voilà, je l'ai bien cherché !

Il y a un mois encore, je trônais dans mon bureau de la Défense, une épaisse moquette sous mes mocassins à pompons. Entouré d'écrans, je passais mes journées à jongler avec les algorithmes, logiciels et autres réalités immatérielles si intrusives, souvent devenues indispensables.

Mes soirées étaient peuplées de conversations flatteuses, de sourires, ou tapes dans le dos que je savais fallacieuses, intéressées. Trop de paillettes, d'artifices.

J'ai voulu quitter au plus vite ce monde tellement confortable, pour me frotter au réel. J'avais un furieux besoin d'air pur non conditionné, d'espace, de lumière naturelle, d'arbres ou montagnes. Un peu misanthrope, j'ai finalement opté pour le désert.

Chez moi, les préparatifs furent rapides, précipités, un peu fébriles : quelques sous-vêtements, bermudas et baskets, crème, et lunettes solaires, casquette, gourde. Au dernier moment, j'ai rajouté une boîte de sardines qui traînait sur la table.

Après bien des aventures, modes de transports variés et improbables, me voici, perdu en un lieu pire que nulle part, sur cette piste mal tracée du grand Erg Occidental, assis sur ma petite valise, transpirant sous un soleil de plomb, à attendre la prochaine caravane.

Ô divine surprise, j'aperçois enfin au loin un nuage de poussière. Mirage, tempête de sable, ou mon sauveur en approche ? J'entends maintenant des piétinements, blatèrements. Sans doute un bédouin acceptera-t-il de me charger sur son dromadaire jusqu'à la prochaine oasis ?

Quand retrouverai-je mon douillet bureau, ces cocktails délicieux servis lors de soirées branchées, les doux parfums de femmes raffinées ? Et aussi les boutiques de luxe, ma vie bien cadrée, avec de vrais horaires, sans surprise ? Même l'air vicié de Paris me manque à présent.

Dominique ALBOUY

L’Arbre aux rêveurs

« Chers parents,

Je passe des super vacances chez Mamie. Je me suis connecté sur la nature. Mamie m’a conseillé de noter mes impressions dans un cahier, et je me suis dit que ça ferait une bonne lettre pour vous.

Aussitôt arrivé, je grimpe toujours dans mon arbre. Je me hisse sur une branche solide, presque la plus haute, les pieds stables, les mains bien accrochées. J’aime grimper dans mon arbre, je m’y éprouve. Des fois, j’ai un peu peur, mais je surmonte et quand je regarde au loin, je me sens fort. Mamie, assise sur le banc, en bas, me lance :
- *« R’gad’ donc comme on est bèn aise ! Dis donc, mon grand, qu’è-que tu vois là-haut ? ».*

Parfois elle me parle en solognot. Juste une phrase ou deux. Ce qu’elle me dit, je le comprendrais dans n’importe quelle la langue. Il me suffit de voir ses yeux éclatants, son sourire détendu et aimant sous son chapeau de paille. Je réponds fièrement : - « Je vois les maisons, Mamie. Les toits rouges et les cheminées, le petit chien du maire, le bavoir du bébé sur une corde à linge... Là-bas, très loin, j’aperçois le tracteur qui toussote dans la **montagne**... J‘entends tout, je vois tout d’ici ! » J’observe en silence un long moment, puis une piaillerie me fait lever les yeux. Alors, je le découvre. Un **nuage** d’oiseaux approche dans le ciel. Il gonfle et se dégonfle, on dirait qu’il respire. Des groupes viennent de partout, des quatre coins du ciel.

Mamie les a remarqués, elle aussi :

- « Vois tout là-haut! Comme ils sont beaux, ces passereaux ! ».
- « Y en a beaucoup! Ils ont rendez-vous ? »
- « Peut-être. Tu sais, ils avaient disparu depuis longtemps. »
- « C’est quoi ces oiseaux, mamie ? »
- « Oh ! Que je suis contente ! Oh ! Tu ne peux pas savoir comme ça me fait plaisir !».

J’ai rarement vu Mamie dans cet état. Elle s’est levée avec une souplesse surprenante, s’est redressée, a mis sa main droite en visière et observé, concentrée, le phénomène. Elle ne me répond pas.
- « Tu connais ces oiseaux, mamie ? »
- « … »

Plus tard, Mamie a admis qu’elle avait tout de suite reconnu les « rêveurs » et était ébahie. Béate, elle ne prêtait attention qu’à la flamme rougeoyante de leur plumage, leurs virevoltes, la fierté de leur port de tête, la vigueur de leurs courtes ailes... Sans réponse, j’ai consulté Amazonpedia :

« Republicanus socius : dans le langage populaire, on appelle « rêveurs » des passereaux arboricoles de la famille des Pécéridés. Dès les premiers temps, la compagnie de ces oiseaux a été recherchée par les tribus, les cités et les peuples du monde, qui ont associé le rouge chatoiement de leur plumage et leur nid collectif à une vie plus belle et confiante dans l’avenir.
Nombreux sont ceux qui, désireux d’attirer l’oiseau-fétiche, plantent un arbre dans leur verger, leur jardin ou leur balcon pour y accueillir des rêveurs. »

Des cris s'élèvent alentour : - « Les rêveurs amorcent la descente ! » - « Ils viennent nicher au village ! »

Mamie réagit vivement :

« Et s'ils se posaient chez nous, mon Grand ? Vite ! Préparons-nous ! »

« Préparons-nous à quoi ? »

«Mais… à les aider pour leur nid ! Un nid de rêveurs, c'est très gros et c'est beaucoup de travail. Viens mon grand, laissons-les tranquilles. Nous les observerons de loin. Tu prendras les jumelles.»

Pendant qu'elle va chercher de la paille et de l'eau, je me suis installé sur la terrasse de l'étage. Jusqu'au soir, je vois des petits groupes voleter près de mon arbre et dans les vergers environnants. A table, la conversation est entièrement consacrée aux oiseaux. Je demande :

« Où les rêveurs sont-ils passés ? Je n'ai vu que de petits groupes ! »

Mamie m'explique :

« C'est un peu comme les abeilles qui cherchent une maison pour un nouvel essaim. L'essaim se pose où il peut pendant que les butineuses partent explorer un lieu sûr et abrité qui conserve la chaleur. A leur retour, le meilleur emplacement est démocratiquement choisi et devient la ruche. Les rêveurs, eux aussi, envoient des équipes qui, après concertation, adoptent un arbre ou un poteau pour accueillir la colonie. »

« Comment choisissent-ils l'arbre qui ira bien ? »

« Il doit être solide et assez grand pour supporter l'immeuble où ils bâtiront leurs chambres. »

Le lendemain, beaucoup d'oiseaux commencent à habiter mon arbre. Je compte et je recompte, ce n'est pas facile car ils bougent sans cesse. Tout le monde travaille dur. Ils commencent à relier les branchettes par un jus épais et collant sur lequel adhèrent les pailles, longues ou courtes (les **paillettes**), un bout pointu vers l'extérieur. Les branches sont assez rapprochées et résistantes. On voit bien que Mamie a taillé l'arbre avec soin. Elle le prépare depuis des années et pas seulement pour moi, pour faciliter ma grimpe. Les rêveurs ont bien choisi.

Pendant le goûter, Mamie a confirmé qu'ils fabriquent l'armature de leur immense maison. J'ai plein de questions en suspens. Combien sont-ils exactement dans mon arbre ? Que vont-ils faire maintenant ? Qu'est-ce qu'ils mangent ? Où placeront-ils leurs nids ? Combien de temps vont-ils rester ?

« Mange mon grand. Tu verras tout ça dans tes jumelles. Et c'est beau, tu sais ! »

Puis un cahier neuf a claqué sur la table, muni d'un crayon et d'une grosse gomme.

« En guise de devoirs de vacances, tu noteras tes observations là-dedans. Tu diras aussi ce que tu manges, pour que tes parents sachent qu'ici tu manges de tout. »

Souvent, Mamie a deux invités. Ils viennent contempler et suivre l'évolution du travail. Ce sont de fins gourmets et de fins connaisseurs des oiseaux. Pendant le repas, ils commentent. L'un d'eux raconte l'arrivée des rêveurs :

« Les regards sont tournés vers le ciel de l'été. Une nuée rougeoie, se forme, se déforme, s'infléchit, se disloque, puis s'assemble à nouveau, puis enfle et se fracture en brillant au soleil. Le spectacle a figé l'agitation du monde. Les voitures immobiles, les vélos à l'arrêt, les piétons nez levé, les **dromadaires** couchés, les **algorithmes** en suspens. Un coup d'arrêt du temps.

« Les rêveurs se rassemblent ! Les rêveurs sont revenus ! » entend-on à la ronde. »

L’autre invité enchaîne :

« La bonne humeur circule. On dirait qu’elle naît du nuage mouvant, où les grappes serrées d’oiseaux se saluent bruyamment, où les criailleries fusent de temps à autre. En bas, comme un écho, des groupes réjouis se croisent et s’apostrophent. Une joie enfantine parcourt les places et les rues … »

Je me sens transporté dans un autre univers. J’en ai même oublié ce que Mamie nous a servi, tout ce que je sais c’est que c’était bon.

Avec mon nouveau copain Léo, j’occupe mes journées à contempler le travail des rêveurs. La construction a avancé. Ils ont façonné des nids douillets au milieu de la bâtisse. On en a compté vingt. A table, j’ai dit :

« Il reste beaucoup de place dans la maison des rêveurs »

« Donc plein de possibilités d’aménager d’autres nids. Il faut de l’espace pour les couvées suivantes. De même pour les invités: des mésanges, des pinsons… des commensaux. Et mieux encore un bon rapace sur le toit pour surveiller les abords. Certains nids ont duré cent ans. » a répondu un des convives.

Les invités de Mamie sont là tous les jours maintenant. Ils viennent à l’auberge espagnole, dit-elle.

Aujourd’hui les rêveurs ont fermé leur maison. Les va-et-vient ont diminué. Les nuits sont devenues froides, il doit faire bon à l’intérieur dans l’obscurité. Le jour, une partie des rêveurs s’installe dans les bords, à l’abri du soleil. Mamie a laissé des graines près de l’arbre.

Pendant le repas, on discute toujours du nid. - « Maintenant, la scène du spectacle est invisible. Les femelles vont pondre. Attendons que les petits naissent et grandissent. Nous avons presqu’un mois."

Ces journées-là ont été courtes. En plus des visites au musée, des heures passées à la médiathèque (~~grâce aux~~ à cause des rêveurs, on cherche des documents) et des sorties au cinéma, Mamie nous a proposé, Léo et moi, de l’aider à la cuisine. On s’est régalé et j’ai pu remplir laborieusement mon cahier de devoirs avec ses meilleures recettes. Sa tarte aux framboises est **divine**.

Puis, un jour à midi, les amis de Mamie étaient là. Ils ont inspecté l’arbre, constaté les fréquentes allées-venues des parents-rêveurs, écouté les piaillements des nouveau-nés et se sont regardés satisfaits. Pour fêter les naissances, ils ont ouvert une bouteille. Je les adore.

« Qu’est-ce qui se passe dans la maison des rêveurs? » j’ai demandé.

Mamie nous explique : - « Les morveux, z’y t’apprennent aux braillards ! »

Un invité traduit et complète :

« Pour aider les parents, les jeunes des couvées précédentes élèvent les oisillons, qu’ils soient de leur famille ou non. Car les poussins, ça déjeune, ça dîne et **ça r’dîne**. De plus, tout le monde participe à l’entretien du nid commun.»

Beaucoup de questions m’assaillent, sauf une : j’ai oublié les prédateurs. Ce matin, catastrophe ! Rien ne bouge dans la bâtisse, fissurée en plusieurs endroits. Mamie est accablée : - « Des serpents y ont pénétré et saccagé les nids ». Nous retenons nos larmes en nous serrant les uns les autres.

Par bonheur, les amis de Mamie amènent bientôt des victuailles, mais aussi des bouteilles.

« Les rêveurs ne sont pas partis. Ils savent réparer les dégâts et ils vont pondre de nouveau. » dit l'un.

« Ils sont revenus avec un locataire. Une chouette **s'installe sur le toit et va veiller sur la cité**. » dit l'autre.

Au dessert, l'atmosphère paisible est rétablie ; une chanson démarre. Sur l'air de *L'amandier* nous chantons devant Mamie assise, surprise, rayonnante :

C'est l' plus bel arbr' à rêveurs du quartier (2)
Il blottit dans ses ramures
Une société d'oiseaux.
Y a-t-il plus bel augure
Ou même plus beau cadeau ?

C'était un arbre taillé pour grimper (2)
Pour que les enfants éprouvent
Peu à peu leurs facultés
Mais si les oiseaux y couvent
Ce n'est pas à regretter.

Le confort est garanti là-dedans,
Frais le jour et chaud la nuit. Nonobstant,
Chacun contribue, tenace,
A fair' manger les poussins.
Tant qu'il y a de la place
La porte s'ouvre aux voisins.

…

Avec Léo, on s'est installé sur le grand figuier. Le tronc est moins lisse que celui de l'arbre aux rêveurs, mais on se gave de figues noires.

On joue à se répéter : *« R'gad' **donc** comme on est bèn **ai**se ! »* en appuyant sur le donc et en traînant sur le ai.

Chers parents, ne venez pas me chercher avant la fin des vacances, ma **valise** n'est pas prête.
Je vous embrasse.

Roger PUJADO

Enfin ! enfin…

Enfin ! enfin… Le temps est au beau, la santé est bonne. Enfin, tous les critères sont réunis. Nous pouvons partir. Notre camping-car frétille. Depuis le temps qu'il s'impatiente, bloqué sur ses cales, depuis qu'un certain virus nous a coupé les jambes ! Mais aujourd'hui, c'est le jour. Nous partons !
Pas besoin de grosses **valises**. Les placards sont remplis. Notre petite résidence secondaire sur roues est pleine à craquer, prête au départ… Vers où ? On verra !

Pas besoin de GPS non plus, ni d'**algorithme** savant. Le nez au vent, c'est presque ça. Nous suivons notre inspiration en empruntant les petites routes que la carte nous dessine.
Instinctivement, nous prenons l'itinéraire vers le Haut Languedoc. Notre cœur vibre dans ces **montagnes** arrondies, ces plateaux rocailleux, ces gorges profondes, cette région où le massif central descend doucement vers la Méditerranée.

Maintes fois, nous avons gravi le sentier qui s'élève au-dessus du hameau de Douch et grimpe raide sur le plateau du Caroux. Nous retrouvons toujours avec autant de plaisir les vastes **espaces** de landes et de tourbières. Nous admirons les grands genêts qui balancent leurs hampes chargées d'or et les cailloux du chemin qui brillent de mille **paillettes.** Autour du refuge forestier de Font-Salesse, sous l'abondante frondaison des **arbres** l'on aperçoit parfois l'ombre d'un mouflon. Au bord du plateau, le point de vue nous offre la mer, par-delà les collines, et au loin, la silhouette du Canigou.

Nous redescendons vers la plaine pour la nuit. Le vent s'est levé et nous prenons soin de fixer l'auvent par des cordes attachées à des **sardines** ancrées solidement dans le sol caillouteux.
Le lendemain, pour fuir le vent fou, nous montons vers le nord. Après le Pas de l'Escalette, un nouveau plateau, de nouveaux grands espaces, le Larzac !

Plateau de hautes luttes, souvenirs d'une jeunesse enflammée. Nous recherchons la Bergerie de La Blaquière. Ne pas confondre avec la ferme du même nom qui, sur le causse de Séverac, propose des balades à dos de **dromadaire**. Drôle d'idée ! Tout est bon pour faire du tourisme un commerce juteux.

Mais revenons à nos moutons, ceux qui broutent sur le Larzac, qui donnent leur lait pour notre bon Roquefort et qui dorment en paix dans cette bergerie construite en toute illégalité en 1973, en défit contre l'armée. Nous rencontrons là les descendants des meneurs de la lutte, fiers de nous faire visiter les lieux. Nous admirons l'architecture du bâtiment, nous déchiffrons les pierres gravées et lisons la phrase de De Gaule écrite en plusieurs langues sur les planches de rive : « Les armes ont été de tout temps les instruments de la barbarie ».

Notre prochaine halte est pour la petite chapelle de Saint Martin du Larzac, laïcisée et consacrée au mouvement de contestation des années 70. Nous revoyons les photos des rassemblements gigantesques. Nous y étions ! Nous emportons un livre souvenir et des badges en laissant un billet dans une corbeille. Le Larzac est un peu à nous, c'est notre histoire !

Nous errons avec délice sur le plateau, entre rochers dressés et rangées de buis. De lourds **nuages** gris donnent de la gravité à cette nature sauvage et pacifique.
Divine, cette escapade !

Françoise BLANC-ROUFFIAC

UNE FAMILLE, UNE TERRE

Décembre 1914. Ginette rentre de la Communale. Elle cherche sa mère, Marie, pour lui annoncer qu'avoir bien défini un « dromadaire » lui a valu un bon point. D'habitude elle la trouve soit binant l'espace réservé au potager près de la ferme familiale, soit sur le seuil de la porte à plumer de la volaille. Cette après-midi jardin et cour sont déserts. Aucune voix ne sort ni de la maison ni de la grange. Il est fort étonnant en cette saison que ses tantes et sa maman se soient éloignées. Le cœur de la fillette se serre. Même à sept ans, lorsque l'on a un papa et deux tontons à la guerre on pressent le malheur. Elle se jette dans les bras de son grand-père assis comme d'habitude près de la cheminée. Le vieil homme la serre longuement sans mot dire puis murmure en occitan : Ton papa est mort à la guerre, ta maman est bien malheureuse. Nous aussi. J'espère que tes oncles reviendront vite. Notre montagne a besoin d'eux. Ce ne sont ni les vieux comme moi, ni les femmes qui pourront mener la ferme. Tu ne grandiras pas sans hommes pauvre petiote ».

Et pourtant, Ginette grandit sans hommes. Ses oncles furent tués en 15 et en 16. Il fallut continuer sans eux. Sa mère refusa tout emploi. Elever sa fille à la ville faisait peur à cette rude paysanne. En Huguenote exemplaire, elle tint à rester toujours auprès de ses beaux-parents dans le hameau de son enfance et de son premier amour. Docile et affectueuse, Ginette taisait aux siens son ardent désir de devenir maîtresse d'école. Elle ne rechignait jamais à garder les chèvres. Seuls les nuages et les arbres savaient que si elle n'avait pas de devoirs, elle dévorait les classiques de la bibliothèque scolaire. Première du canton au Certificat d'Etudes Primaires, Ginette partit pour trois ans à vingt kilomètres de son village à l'Ecole Supérieure de V. Qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente, on voyait l'écolière enfourcher son vélo au petit matin et rentrer à six heures du soir auréolée d'un mystérieux savoir dont on ignorait s'il pouvait changer la vie des pauvres mais qui les fascinait. Passionnée par le collège, Ginette n'en restait pas moins attachée à ses racines. Elle rêvait de voir sa mère un peu moins courbée sur la terre. Elle se disait qu'un poste d'institutrice lui permettrait de la gâter un peu et de lui faire une vie plus douce. Pour l'heure, elle tâchait de la seconder au mieux. Comme si le travail de la terre ne leur suffisait pas, mère et fille hébergées, depuis la disparition des grands-parents, dans une aile décatie de la ferme familiale devenue propriété d'un vague cousin, avaient entrepris de construire leur propre maison sur un des lopins de terre qu'elles possédaient. Economisée sous après sous, pendant des années, une bonne partie de la pension de veuve de guerre réussirait à payer un maçon ami prêt à monter à bas prix quatre murs de terre et de mauvaises briques. Le couvreur de la commune n'avait pas pour habitude de glisser des paillettes d'or au milieu de ses ardoises Le père de Ginette avait été son camarade d'enfance. Il était allé jusqu'à proposer son aîné, apprenti menuisier pour les portes et fenêtres. Trop content d'embaucher les copains comme manœuvres sur son premier chantier, le gamin rechignerait d'autant moins à se faire la main pour de petits billets que Ginette lui expliquait les problèmes de trains qui se croisent. Il ne pouvait cependant pas déclarer sa flamme à cette « femme savante ». Le gros œuvre de la maison terminé, les futures propriétaires qui avaient servi de manœuvres dès qu'elles le pouvaient se confondirent en remerciements auprès des artisans. Pour les travaux intérieurs, elles se passeraient au maximum de leurs services. Le village en resta bouche bée. Ginette et sa mère n'avaient rien de colosses. Comment deux femmes de corpulence moyenne, fort occupées par ailleurs allaient-elles pouvoir transformer une sorte d'immense hangar à étage en maison de famille ? Cela prit deux longues années mais, Ginette put faire ses dernières révisions pour le brevet élémentaire et le concours de l'Ecole Normale dans une immense chambre à elle seule qu'elle avait elle-même cloisonnée et peinte.

Dans ces conditions, les examens ne pouvaient être que réussis. Une mention très bien au brevet et une place de 6° au concours, une maison solide et bien à elles, Ginette et sa mère, auraient dû nager dans le bonheur. Tout le village les complimentait et se félicitait de leur réussite comme si elle était celle de toute la Communauté

Ginette cependant regardait bien tristement les étagères impeccablement rangées de son armoire. Il eut fallu en sortir les vêtements pour les broder discrètement à son nom et y apposer le numéro attribué par l'intendance de son pensionnat laïque. La rentrée approchait. Il était temps de descendre à C. pour acheter les réglementaires tenues de classe et de promenade. La valise de carton des sorties scouts était trop petite pour un trimestre d' internat. Une malle s'imposait. Certes, Marie, amatrice de lecture et avide de connaissances avait toujours tiré une grande fierté des résultats scolaires de sa fille. Les deux femmes n'avaient pourtant jamais parlé de l'avenir de la jeune fille. Marie ne descendait que rarement à C. Elle ne concevait la vie que courbée sur la terre. Ginette craignait de lui annoncer son départ pour A. Elle-même hésitait se séparer de cette mère dont elle était la seule raison de vivre. Sans en parler à personne elle commença à rédiger une lettre à la directrice de l'Ecole Normale pour rompre son engagement. Son envie de découvrir d'autres horizons et d'enseigner à des gosses semblables à la sauvageonne qu'elle avait failli devenir la poussait loin du village.

C'est engluée dans ses états d'âmes, qu'elle aborda sa mère. Elle ne pouvait plus tergiverser. Elle était mineure et la signature des parents devait parapher le dossier d'inscription. La fin août approchait. Les céréales et les foins étaient rentrés. Après avoir « fermé aux poules », Marie s'assit sur le banc devant sa maison. Elle savourait la douceur vaguement humide du soir et l'odeur de neuf de la maison. Elle se réjouissait de pouvoir après tant d'efforts transmettre quelque chose à sa chère fille. Mignone, douce, travailleuse et intelligente comme elle l'était elle ne tarderait pas à trouver un honnête parti et le petit menuisier rêvait de s'accouder aux fenêtres montées par ses soins. Marie se voyait déjà dorlotant des petits- enfants.

Ginette la tira subitement de ses rêves. Marie n'avait pas vu venir la jeune fille qui s'assit à ses côtés et passa un bras autour de ses épaules. Déposant un baiser sur la joue de sa mère Ginette lança à toute vitesse :

«- Maman, il faut que tu me signes ce papier.

Que ça quo ? » s'enquit la paysanne inquiète

il fait trop nuit ici maintenant. Rentrons ; tu sais bien que moi, je n'ai pas ta jeunesse et ton instruction. Sans lunettes et sans temps pour comprendre, je ne puis rien signer même si cela vient de mon enfant chérie. ». Fort heureusement, il ne faisait plus assez clair pour distinguer le rouge empourprant les joues de Ginette et les larmes se mettant à couler des yeux de sa mère. Cette dernière venait de comprendre que l'avenir de sa fille allait se décider ce soir et qu'elle n'était guère prête à l'abandonner à l'autre bout du département

Assises face à face à la table de la cuisine, les deux femmes gardèrent le silence dix longues minutes. Il n'était pas dans les habitudes de Ginette de ne pas fixer son interlocuteur. Ce soir là, pourtant elle détourna légèrement les yeux de ceux de sa mère en lui tendant un dossier cartonné. « Je viens juste de le compléter, Ma. Si tu veux bien le signer, je le posterai demain et mon inscription sera confirmée. –Qu'elle inscription « fillou » ? murmura la mère faussement naïve et la voix déformée par les sanglots.

Ginette ne s'attendait pas à une telle réaction. Elle prit sa voix la plus assurée : « mais enfin, Ma, je ne t'abandonne pas. A n'est pas le bout du monde. On s'écrira, Je ferai ma part de travail pendant les vacances n'aie crainte et je ne te coûterai rien puisque je suis d'ores et déjà fonctionnaire. Puis, lorsque j'aurai un poste tu n'auras plus besoin de travailler, tu vivras avec moi, nous louerons les terres et la maison sera notre refuge le temps des congés scolaires

-Ce n'est pas toi, petiote qui forceras ta mère à jouer les bourgeoises et à traiter sa Communauté de haut » cria Marie. Sans un regard pour son enfant, elle grimpa raide et digne l'escalier. Ginette l'entendit claquer la porte de sa chambre. Elle resta un moment pétrifiée dans la cuisine. C'était leur première dispute ce serait la dernière.

Cette nuit là, ni la mère ni la fille ne dormirent. Au matin, Ginette prit la route de V. sa lettre de démission en poche. Le directeur du l'Ecole Supérieure tenta de la raisonner et lui promit de trouver les mots pour convaincre sa mère.

« Inutile Monsieur B. Elle a raison. Elle m'a remis sur le bon chemin. Elle et notre terre sont ce à quoi je tiens le plus. Jamais je ne les abandonnerai. Je ne crois pas à la divine providence mais mon petit doigt me dit que ma vie de femme sera réussie même si je ne suis pas « maîtresse d'école » à condition de rester fidèle à mes racines, à ma foi et à la morale ».Devant une telle détermination le vieux maître n'insista pas.

Jamais Ginette ne regretta son choix. L'instituteur de la commune assurait le secrétariat de mairie. Il était près de la retraite. Cette charge lui pesait. Connaissant le sérieux de celle qui venait de renoncer à son rêve d'écolière par fidélité à sa famille et à sa terre, il proposa au maire de l'embaucher. A seize ans, la pupille de la nation assura donc la plus grande partie du travail administratif du village. Le vieux maître d'école parti en retraite, ses successeurs refusèrent tout net de passer leurs jeudis et dimanches matins à remplir les papiers des parents de leurs élèves. Ginette devint donc Melle la secrétaire. Sa mère rayonnait d'autant plus que le jeune chef de gare de V. faisait une cour discrète mais assidue à la jeune fille. Devenir la belle-mère d'un fonctionnaire au protestantisme rigoureux ne déplaisait nullement à la paysanne. Elle se résigna à voir sa fille la quitter pour l'appartement de fonction puisqu'elle devenait une dame et que le jeune couple ne rechignait pas à aider aux champs dès que le service le leur permettait. Très vite, une petite fille fit leur bonheur. Sa grand-mère la regardait tendrement grandir. Une autre guerre éclata. Marie trembla pour son gendre et sa fille. Ils étaient entrés très tôt dans la résistance. Elle craignait de rester à nouveau seule avec une presque adolescente habituée à une certaine aisance. Juin 44 la soulagea. Elle vieillirait sans souci. Promu à C, son gendre s'y transporta avec son épouse. Ils « remontaient » à R. en fin de semaine. Leur petite vivait le parfait amour avec un fils du pasteur de F. Nanti d'une licence en droit, il passa de l'humble condition de surveillant de collège à celle d'inspecteur des impôts. Le bon vouloir de l'administration le fit atterrir à C . Une maison double abritait parents et enfants. La petite fille de Ginette grandissait donc entre parents et grands-parents ne les quittant que pour aller passer l'été auprès de son arrière grand-mère. Vieillissant celle-ci ce laissa convaincre de passer les hivers à C. Sa cécité et ses mauvaises jambes la contraignirent à y passer l'année entière. La maison de la montagne ne fut pas délaissée. A leur tour les arrières petits-enfants de Ginette prirent l'habitude de se mettre « au vert ». Leur mère transforma la vieille maison en une coquette résidence où poser leurs valises et bouquiner sous les arbres. Leur père aurait bien définitivement quitté la capitale. Aux algorithmes il préférait les légumes en cultivait de façon à en profiter de juin à septembre. Manger des sardines avec ses pommes de terre le comblait.

La terre ne s'imaginait pas avoir encore tant d'attentions !

Sylvie MASSOL

Les Sardinades

Ce mois de juillet s'était prélassé dans une atmosphère automnale et lui avait laissé un goût de vacances amputées de ses plus belles journées.
Les nuages avaient tristement voilé le ciel et même les arbres paraissaient tristes.
Il y avait dans son cœur un esprit de revanche et elle souhaitait libérer son espace de vie de cette pesanteur.

Comment trouver réparation ? Quel algorithme redonnerait à ses journées quelques
paillettes pour une nouvelle énergie avant la reprise d'un quotidien qui lui semblait bien terne les jours où, le rythme rocade, boulot, dodo lui pesait comme semble peser également sur son dos la bosse du dromadaire.

Mer, campagne, montagne, elle fit défiler sur son smartphone des weekend que proposait Google et s'imaginait ainsi, sa valise à roulettes la suivant sagement, prendre la route ou la voie ferrée pour la conduire ; mais où ?

Elle implora la grâce divine de l'éclairer.

Son esprit voguait des cimes montagneuses et leurs sentiers sinueux, aux vaches broutant l'herbe grasse dans les prairies, une cloche pendue à leur cou épais, au sable fin et chaud sous son dos et ses épaules, aux vagues fraîches caressant de leur ressac ses pieds bronzés aux ongles peints.

Soudain, une odeur de sardines grillées émoustilla ses narines.

Endormie dans son salon par ce maussade après -midi, elle rêvait simplement que ce triste mois de juillet se terminait par une magnifique journée en ville de Martigues, la Venise Provençale, réputée pour ses « sardinades » d'été.

Monique THOUY

16 septembre 2021

Un monde rempli d'espèces encore inconnues, des lieux inexplorés, des plantes non répertoriées pouvant sauver des vies, mais reste-t-il encore des personnes à sauver, ou souffrant d'une maladie ? Voici notre monde, un endroit où le jour de notre mort est déjà décidé. Il y a une date d'expiration. Quand la fin approche, une date à l'encre noire vient se graver sur notre avant-bras. Et le jour dit, nous quittons ce monde extraordinaire pour monter au ciel, rejoignant les grandes étoiles de notre cosmos. Malgré les efforts, encore personne aujourd'hui n'a réussi à défier son destin.

Je m'appelle So Youn, j'ai 23 ans et je suis un voyageur qui n'a plus que quelques jours à vivre. Je l'ai su lors de mon voyage dans les montagnes de Serest, un lieu qui est très instable la moitié de l'année, qui connait de nombreux éboulements lors de cette période.
Sur ce lieu rempli de neige brillante comme des écailles de poissons, j'ai pu observer un yeticus. C'était la première fois que je pouvais en voir. Aussi grand qu'un yeti, cette créature ne ferait pas de mal à une mouche, mais il vaut mieux ne pas s'en approcher, on ne sait jamais. Il a des gros sourcils touffus qui dépassent de sa tête, et la couleur de son pelage est orange vif ; pas très pratique pour se fondre dans la masse. Son odeur est aussi très insupportable, aussi puante qu'un pet de mon animal de compagnie.

Ce jour-là, je suis arrivé au sommet de la montagne et je me suis installé pour pouvoir y passer la nuit. J'ai monté ma tente, réalisé un petit feu de camp et me suis assis sur le sol froid. Mais je ne le sentais pas car le paysage me faisait oublier tout le reste. Voir le ciel, la nuit en haut d'une montagne, m'a fait découvrir un magnifique paysage. J'ai pu admirer une partie de notre espace. J'ai vu Ïota, la planète la plus proche, Liomiris, la plus belle d'après moi. Son éclat rose est magnifique.
J'ai pris un cliché que j'ai rangé précieusement dans mon carnet de voyage, où des dizaines de photos et de dessins sont cachés. Tout en observant l'horizon, j'ai ouvert une boîte de sardines chantantes. Ces boîtes de sardines sont très spéciales car on ne sait pas sur quoi on pourrait tomber. Cette fois elles étaient tout à fait basiques. Pour le coup, j'étais un peu déçu, j'aurais préféré tomber sur les féeriques ou les rigolotes, qui sont beaucoup plus fun.

C'est à peine quelques heures après, adossé à un arbre, en train de griffonner dans mon carnet, qu'une vive douleur me lacéra l'avant-bras. C'est à ce moment que la date indélébile s'est affichée d'une couleur rouge pétard. J'allais mourir le 16 septembre 2021, dans 25 jours. Cette nouvelle m'avait anéanti. Comment pouvais-je mourir si jeune sans avoir pu terminer mon exploration ? Cela voulait dire aussi que je ne pourrais jamais avouer mes sentiments à la personne que j'aime, que je n'aurais pas d'enfant, que je ne vieillirais pas. Mais c'est comme ça que fonctionne notre monde et j'ai fini par l'accepter, même si c'était dur. Sachant la date de ma mort, j'ai décidé de vivre mes derniers jours à fond pour être heureux avant de partir.
Ce jour, je ne l'oublierai jamais.

Maintenant il ne me reste plus que 4 jours de vie. Et pour vivre ces derniers jours, j'ai décidé d'aller dans le premier endroit que j'ai exploré. Comme un retour à zéro, une façon de boucler la boucle : Le désert au sable blanc. J'ai pris ma valise et je suis parti en sachant que jamais je ne reviendrai.

Sur le dos de mon dromadaire à la chevelure bleue, nous avançons dans l'étendue blanche. Pour cette traversée sans retour, je suis accompagné de mon petit singe, que je me suis amusé à teindre avant mon départ. De couleur marron à l'origine, elle arbore maintenant un pelage rayé rose et noir. Sur sa petite tête, j'ai ajouté des paillettes qui la rendent tout à fait divine. Mais pour tout dire, je ne sais pas si j'ai eu la meilleure idée au monde car maintenant elle ne fait que s'admirer dans le miroir. J'espère que Kali ne se sentira pas trop seule sans moi. Normalement c'est Lisa qui va s'occuper d'elle après mon départ. C'est ma meilleure amie et aussi la seule femme que j'ai aimée, mais elle ne le saura jamais. Les adieux ont été très durs, mais on s'y fait vite car toute notre vie on a appris qu'il y aurait une fin et qu'on ne pouvait rien y changer.

Dans ce désert sans nuages où les jours passent sans que je ne m'en rende compte, l'heure de la fin approche. Je le sens, j'ai déjà du mal à respirer. Je réussis tout de même à trouver un petit lac où nous faisons halte. Adossé contre le corps chaud du dromadaire, je joue quelques instants avec Kali. Une grosse fatigue afflue, qui finit par m'emporter. Je viens de vivre les derniers instants de ma vie, enfin c'est ce que je croyais.

Une forte odeur de désinfectant m'agresse les narines. Quand j'ouvre les yeux, je ne suis plus dans le désert accompagné de Kali. Je suis allongé sur un lit d'hôpital. Plein de personnes affluent autour de moi, vérifiant mon état. Certaines pleurent. Je réalise alors que tout ça n'était qu'un algorithme de mon cerveau.
Je ne suis pas mort le 16 septembre, je viens de renaitre. Je sors de 7 ans de coma.

Margot BOTTAREL

La petite fille qui rêvait d'être astronaute

Bonjour mes amis, je m'appelle Olivia et j'ai 12 ans. J'ai toujours été passionnée par l'Espace, les planètes, les aventures des astronautes … on dit souvent que j'ai la tête dans les étoile, ou encore, en réponse à mes questions bizarres, que je vis sur une autre planète.

Bien entendu tout cela me fait beaucoup rire mais je continue à rêver d'un futur ou l'on pourrait voyager dans l'espace et pourquoi ne pas, passer des vacances sur une autre planète.

A 12 ans, c'est certain que j'imagine tout plein de choses en lisant les livres fantastiques, et en regardant des films d'aventures sur l'espace et des reportages a la télévision .

Mais en attendant mieux !! Car c'est décidé, quand je serai grande, je serai astronaute !

Mes parents m'ont déjà avertie que ce serait difficile, qu'il fallait faire de longues études, et que peu de personnes parvenaient à devenir astronautes. <<c'est encore plus difficile que de gravir une gigantesque montagne me disent-ils >>.Mais ils sont de tout cœur avec moi et me soutiennent.je les adorent.

Et voilà que la nuit dernière, alors que j'avais passé ma journée à la cité de l'espace ,très excitée par ce que j'avais vu et entendu, j'ai fait un rêve fantastique que je n'ai pas oublier au matin .c'est ce rêve que je vais vous raconter, assise sous mon arbre préféré ,le tilleul de ma grand-mère .

C'était donc mercredi après-midi ,je le sais , parce que je n'étais pas à l'école….dans ma chambre j'avais entrepris de peindre un petit tableau sur mon chevalet :l'univers et ses planètes toutes colorées, rajoutant parfois des paillettes pour faire briller l'une ou deux d'entre elles :Mercure, Vénus, Terre ,Mars ,Jupiter , Saturne , Uranus ,Neptune .Je les connaissais par cœur.

J'avais appris depuis longtemps leurs noms grâce à ma grand-mère qui m'avait donné un moyen pour les retenir dans l'ordre .Il fallait juste apprendre cette phrase et garder les premières lettres de chaque mot : Me voici tout mouillé, je suis un nageur. Facile non ?

Je peignais donc quand ma maman était venue me chercher, toute émue :<<il y a quelqu'un pour toi Olivia, Tu peux venir ?>>

Et la à la porte, se tenait celui que j'admirais le plus, celui qui me fascinait, mon héros : Thomas Pesquet !

<<Olivia, je suis venue te chercher pour ma prochaine sortie dans l'espace .J'ai besoin d'aide et c'est toi qui me seconderas. Tu es partante ?>>

Ni un, ni deux, après mes adieux à mes chers-parents, je prenais ma valise et partais avec Thomas .

(Bon d'accord, c'est incroyable, mais c'était dans mon rêve ….).

Nous arrivâmes au centre spatial. Thomas avait déjà préparé nos combinaisons pour partir dans la fusée .toute son équipe était là , à mes petits soins ,m'aidant à enfiler ma combinaison complète avec un énorme casque ,m'expliquant ce qui allait se passer dans les prochaines heures .

J'étais folle de joie, mais il fallait rester attentive et bien écouter toutes les recommandations .Je pensais à papa et maman. Sils pouvaient me voir, s'ils pouvaient m'imaginer partant bientôt dans les nuages et bien au-delà…

Une fois prêts, il était maintenant temps pour nous de monter dans la fusée.

Les équipes avaient tout préparé à l'intérieur et ma première impression fut que nous étions rentrés dans une boite de sardine, tellement l'espace était réduit .Nous étions entourés par des écrans de contrôles, des ordinateurs, des boutons et des affichages de chiffres qui ne cessaient de se modifier.

Thomas me fit signe de brancher mon micro et mes écouteurs .Nous allions pouvoir parler et échanger nos impressions.

Des sièges confortables nous attendaient et une fois attachés, le départ imminent, il appuya sur multiples boutons et je sentis que nous décollions enfin. La fusée vibrait, un bruit assourdissant me parvenait malgré mon casque et mon cœur battait la chamade.

Ouah !je suis dans une fusée et je pars pour l'espace .Avec mon héros !suis-je en train de rêver ?

(Bon d'accord encore une fois, c'était mon rêve, mais c'était super non ?)

Arrivés dans l'espace, une fois détachés, ma combinaison ôtée, J'ai compris ce qu'était être en apesanteur <<pour de vrai >> : nous pouvions faire des cabrioles en l'air et je me sentais si légère, une vrai plume dans le vent.

Thomas m'avait expliqué quelle serait ma mission : depuis l'un des hublots de la fusée, je devais faire des photos de la terre tous les jours et à des heures différentes .C'était une grande responsabilité car ces photos serviraient à publier un livre à notre retour.

C'était tellement fou tout cela .je m'appliqué donc à faire des photos de mers, de montagnes, de paysages, cherchant parfois des formes bizarres à photographier, comme ces montagnes ressemblant à des dromadaires .On riait d'ailleurs souvent à imaginer des animaux dans les paysages.

Mes photos étaient enregistrées par Thomas sur son ordinateur un peu trop compliqué pour moi .Il utilisait des systèmes bizarres qu'il appelait de algorithmes.

Bon, je n'avais pas bien compris ce que c'était que ces algorithmes, mais je verrais plus tard en revenant sur terre.

Et justement, le retour sur terre arrivait. Nous devions revenir sur le plancher des vaches, selon l'expression de Thomas. Cette expression m'avait bien fait rire en tout cas.

Et la fusée atterrit un matin à l'endroit prévu. Nous sortîmes tous les deux, sous les applaudissements des équipes et de mes parents, invités pour cette grande occasion.

Très fière de moi, je les serrais dans mes bras, riant, pleurant, et……..dring !le réveil avait sonné stoppant net ce merveilleux moment !

Et oui, tout cela n'avait été qu'un songe, mais un songe exquis. J'étais triste qu'il se termine car j'avais vécu durant la nuit, la plus divine des aventures avec le plus grand des héros de tous les temps !

Plus que jamais je savais maintenant que je voulais ressembler à Thomas Pesquet et devenir à mon tour astronaute.

Et vous, à quoi rêvez-vous ? Racontez-le vite avant de l'oublier si c'est un aussi beau souvenir que le mien.

Isabelle ESCARTIN

La relativité restreinte d'Albert Einstein

La physique selon Newton était basée sur les concept de temps et d'espace absolus. Le temps physique se déroulait de façon immuable dans le repère fixe par rapport à l'éther et l'espace était une entité immuable dans lequel les objets se mouvaient sans agir sur lui.

L'interprétation d'un paradoxe des équations de Maxwell à savoir que les électrons d'un circuit mobile dans un champ magnétique statique étaient mis en mouvement par la force de Laplace qv^B et qu'un champ magnétique variant dans un circuit fixe générait un champ électrique E qui entrainaient le mouvement des électrons par une force électrique qE, ces deux expériences correspondant en réalité à une seule et même expérience mais ayant deux interprétations différentes porta un nuage dans la Physique et amena Lorentz à introduire ces divines transformations de Lorentz qui relient les coordonnées x',y',z',t' d'un point dans un nouveau repère R' en translation rectiligne uniforme à la vitesse v par rapport à un repère R à celles x,y,z,t dans ce repère R. Le facteur gama pour décrire la dilatation du temps et la contraction des longueurs est appelé facteur de Lorentz.

La notion de référentiel absolu et de mouvement dans un repère fixe par rapport à l'éther luminifère pris fin avec l'expérience de Michelson et Morley.Cette expérience était réalisée à l'aide d'un intérféromètre constituée de deux miroirs à égale distance d'une lame semi-réfléchissante.
Le faisceau incident était divisé en deux faisceaux l'un d'abord réfléchi sur la lame puis sur le miroir M1 puis transmis par la lame vers un écran. Le 2ème faisceau était transmis par la lame puis réfléchi sur le miroir M2 puis réfléchi par la lame et venait interférer avec la premier faisceau sur l'écran.

Lorsque les miroirs perpendiculaires sont à égale distance de la lame semi-réfléchissante on observe une teinte plate lumineuse sur l'écran lorsque la différence de marche entre les bras était un nombre entier de longueurs d'onde,sombre lorsque cette différence de marche correspondait à un nombre impair de longueurs d'onde.Dans le cas d'une rotation de l'un des miroirs autour de son axe, la teinte plate était remplacée par une figure de franges parallèles qui se déplaçaient lorsque l'on translater l'un des miroirs le long de la direction du faisceau qu'il réfléchissait. Le déplacement des franges correspondait à une interfrange lorsque la différence de marche variait d'une longueur d'onde. Ce dispositif permettait de calculer exactement la différence de marche entre les deux faisceaux obtenus en orientant l'interféromètre dans deux directions perpendiculaires. La différence de temps d'aller-retour de la lumière entre les deux bras de l'interféromètre devait varier de +L/c*(v^2/c^2) à
-L/c*(v^2/c^2)lorsque l'on tournait l'interféromètre d'un angle de 90° échangeant ainsi les rôle des miroirs M1 et M2.Le faisceau incident était au préalable orienté dans la direction de propagation de la terre autour du soleil. Le déplacement de 0,4 interfrange suite à la rotation de l'interféromètre induit par un vent d'éther n'a pas été observé.
Lorsque l'interféromètre était immobile le temps d'aller-retour entre les deux faisceaux était 2L/c. Lorsque l'interféromètre se déplaçait à la vitesse v,le miroir M1 orienté parallèlement à la direction de propagation de l'interféromètre se déplaçait avec la lame à la vitesse v dans une direction perpendiculaire à sa normale résultant d'un temps d'aller retour de la lumière de 2L/c*1/racine carrée(1-v^2/c^2) en utilisant le théorème de Pythagore différent de 2L/c temps d'un aller-retour de la lumière dans l'autre bras. Ainsi on observait une différence de temps de propagation de la lumière entre les deux bras de L/c*v^2/c^2.Pour une différence de marche égale à 10^(-8) fois la longueur du bras L soit 10^-7 mètre les franges auraient dûes se déplacer de 4/10 d'interfranges lorsque l'on tournait l'interféromètre de 90° ce qui n'a jamais été observé.
Une tentative de sauver l'éther consistait à admettre la contraction de longueurs matérielles dans la direction de propagation de la lumière d'une quantité qui compensait exactement le déphasage lumineux attendu.

Einstein étendit le principe de relativité à l'électromagnétisme à savoir l'invariance des lois physiques par changement de repère galiléen.le principe de relativité additionné à l'invariance de la vitesse de la lumière

par changement de repère galiléen déduite de l'expérience négative de l'expérience de Michelson Morley (pas de référentiel privilégié, absolu) aboutit au transformations de Lorentz selon l'expérience de pensée suivante.
Nombreux sont les physiciens qui ont aimé la montagne. La Physique du XXème siècle n'aurait pas vu le jour si l'Europe avait été plate.
Citons les divines pensées d'Einstein dans son papier de 1905 après qu'il ait pris ses valises pour aller à Berne :

« Soient dans l'espace « au repos » deux systèmes de coordonnées c'est à dire deux systèmes constitués chacun de trois lignes matérielles rigides issues d'un même point et perpendiculaires entre elles. On peut supposer que les axes X des deux systèmes coincident et que les axex Y et Z sont parallèle deux à deux. Chaque système est muni d'une règle rigide et d'un certain nombre d'horloges; les deux règles ainsi que toutes les horloges des deux systèmes sont supposées rigoureusement identiques.
On donne à l'origine de l'un des deux systèmes(k) une vitesse constante dans la direction des x croissants de l'autre système (K) au repos et on suppose que cette vitesse est également communiquée aux axes de coordonnées, à la règle et aux horloges. A chaque temps t du système au repos K correspond alors une position bien déterminée des axes du système en mouvement ; on est en droit, pour des raisons de symétries,de supposer que le mouvement de k puisse être tel que, au temps t(« t désigne toujours un temps du système au repos), les axes du système en mouvement soient parallèles aux axes du système au repos.

Imaginons maintenant que l'on mesure l'espace à la fois depuis le système au repos K au moyen de la règle au repos,et depuis le système en mouvement k au moyen de la règle qui partage son mouvement-ce qui donne les coordonnées x,y,z resp zeta, nu, epsilon .Déterminons de plus, au moyen des horloges qui se trouvent dans le système au repos et selon la méthode des signaux lumineux, le temps t du système au repos pour tous les points de ce système où se trouvent des horloges.
Déterminons de même le temps t' du système en mouvement pour tous les points de ce système où se trouvent des horloges qui sont au repos relativement à lui, en appliquant la méthode des signaux lumineux entre les points où se trouvent ces horloges.

A chaque ensemble de valeurs x,y,z,t, lequel définit de façon complète le lieu et le temps d'un événement dans le système au repos, est attaché un ensemble de valeurs zeta,nu, epsilon,t' qui fixe cet événement relativement au système k; le problème consiste maintenant à trouver le système d'équations liant ces grandeurs entre elles.

Tout d'abord, il est évident que ces équations doivent être linéaires, du fait que nous attribuons des propriétés d'homogénéité à l'espace et au temps.

Si nous posons x'=x-vt, il est clair qu'à un point au repos dans le système k correspond un ensemble déterminé de valeurs x',y,z indépendants du temps. Commençons par déterminer t' en tant que fonction de x',y,z,t. Pour cela, il nous faut exprimer en équations le fait que t' n'est autre que l'ensemble des indications des horloges qui sont au repos dans le système k et que l'on a rendues synchrones.

Supposons que, depuis l'origine du système k, on envoie au temps to un rayon lumineux le long de l'axe X en direction de x' et qu'en x' ce rayon soit réfléchi à l'instant t1 vers l'origine des coordonnées, où il arrive au temps t2;on doit avoir :

1/2(to+t2)=t1
soit encore,en introduisant les arguments de la fonction t' et en appliquant le principe de la constance de la lumière dans le système au repos :
1/2[t'(0,0,0,t)+t'(0,0,0{t+x'/(V-v)+x'/(V+v)})]=t'(x',0,0,t+x'/(V-v))

Il en résulte en choisissant x' infiniment petit que :
1/2(1/(V-v)+1/(V+v))dt'/dt=dt'/dx'+1/(V-v)dt'/dt
soit encore dt'/dx'+v/(V^2-v^2)*dt'/dt=0.

Il convient de remarquer qu'au lieu de l'origine des coordonnées, nous aurions pu choisir n'importe quel autre point comme point de départ du rayon lumineux et qu'en conséquence l'équation ci-dessus vaut pour toutes les valeurs de x',y,z.

Un raisonnement analogue appliqué aux axes Y,Z donne compte tenu de ce que, considérée depuis le système au repos,la lumière se propage le long des ces axes avec une vitesse toujours égale à racine carrée(V^2-v^2) :
dt'/dy=0
dt'/dz=0
De ces équations,il résulte,étant donnée que t' est une fonction linéaire,que :
t'=a(t-v/V^2-v*x') où a est une fonction provisoirement inconnue phi(v) et où pour simplifier, on a supossé que t=0 pour t'=0 à l'origine de k.
On obtient facilement à l'aide de ces résultats les grandeurs x',y',z' en mettant en équations le fait que la lumière(comme l'exige la conjonction du principe de constance de la vitesse de la lumière et du principe de relativité) se propage aussi à la vitesse V lorsqu'on la mesure dans le système en mouvement. Pour un rayon lumineux envoyé au temps t'=0 dans la direction des x' croissants, on a zeta=Vt'
Soit :
zeta=aV(t-v*x'/(V^2-v^2))

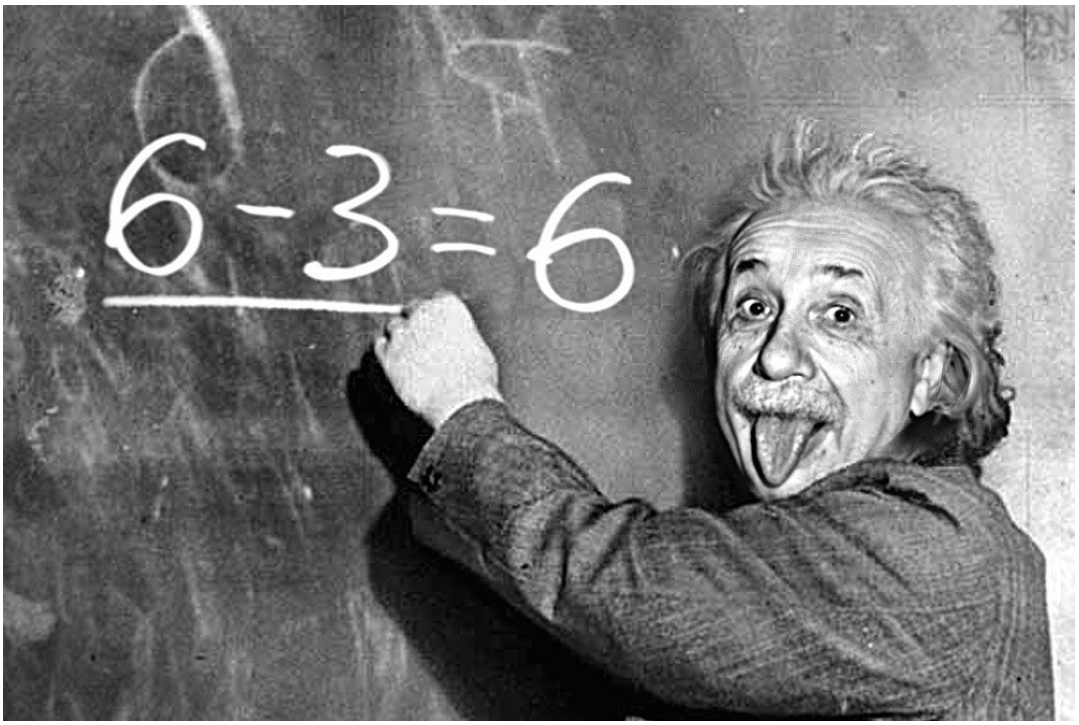
Or ce rayon de lumière se déplace relativement à l'origine des k à une vitesse qui, mesurée dans le système au repos est V-v en sorte que :
x'/(V-v)=t

Portant alors cette valeur de t dans l'équation donnant x',on obtient :
zeta=aV^2/(V^2-v^2)*x'
De façon analogue,on obtient en considérant des rayons lumineux qui se déplacent le long des deux autres axes :
nu=Vt'=aV(t-v/(V^2-v^2)x*x'
où y/racine carrée(V^2-v^2)=t ; x'=0
Soit donc nu=aV/racine carrée(V^2-v^2)*y
epsilon=aV/racine carrée(V^2-v^2)*z
En remplaçant x' par sa valeur,on obtient :
t'=phi(v)*beta(t-v/V^2*x)
zeta=phi(v)*beta*(x-vt)
nu=phi(v)*y
epsilon=phi(v)*z
où beta=1/racine carrée(1-(v/V)^2)
où phi est une fonction provisoirement inconnue de v. Si l'on ne fait pas l'hypothèse sur la position initiale du système en mouvement et sur l'origine du temps t',il faut ajouter une constante additive aux membres de droite de ces équations.
Il nous reste maintenant à démontrer que tout rayon lumineux mesuré dans le système en mouvement se propage avec une vitesse V dès lors que, comme cela a été supposé, il en est bien ainsi dans le système au repos; car nous n'avons pas encore apporté la preuve que le principe de constance de la vitesse de la lumière est compatible avec le principe de relativité.
0n suppose qu'au temps t=t'=0,une onde sphérique est émise à partir de l'origine commune(à cet instant) des deux systèmes de coordonnées et que cette onde se propage à la vitesse V dans le système K.Si(x,y,z) est un point atteint par une onde à un certain instant,on a x^2+y^2+z^2=v^2*t^2
Transformons cette relation à l'aide de nos équations de transformation; nous obtenons après un calcul élémentaire ;
zeta^2+y'^2+z'^2=V^2*t'^2
L'onde considérée est donc également considérée depuis le système en mouvement, une onde sphérique se propageant à la vitesse V. Ainsi se trouve démontrée la compatibilité de nos deux principes fondamentaux.
Dans les équations de transformation développées plus haut intervient une fonction inconnue phi de v que nous allons maintenant déterminer.
A cette fin nous introduisons un troisième système de coordonnées K' supposé en mouvement de translation relativement à K parallèlement à l'axe teta de sorte que son origine des coordonnées se déplace à la vitesse -v le long de l'axe teta. On suppose que au temps t=0 les trois origines des coordonnées coincident et pour t=x=y=z=0 le temps t' du système K est égal à zéro. Dénotons x',y',z' les coordonnées mesurées dans K' et appliquons deux fois les équations de transformations.

t'=phi(-v)*beta*(-v){t'+v/V^2*zeta}
x'=phi(-v)*beta*(-v){zeta+vt'}
y'=phi(-v)*nu
z'=phi(-v)*epsilon

Etant donné que les relations entrex',y',z' et x,y,z ne contiennent pas le temps t,les systèmes K et K' sont immobiles l'un par rapport à l'autre et il est clair que la transformation de K' enK' doit être maintenant la transformation identique. On a donc :
phi(v)*phi(-v)=1
Mais quelle est la signification physique de phi(v). Considérons plus particulièrement la portion H du système k qui se situe entre zeta=0,nu=0,epsilon=0 et zeta=0,nu=l,epsilon=0.Cette portion del'axe H constitue une barre se déplaçant perpendiculairement à son axe, à la vitesse v relativement au système K, et dont les extrémités ont pour coordonnées dans K :
x1=vt,y1=l/phi(v),z1=0 ; x2=vt,y2=0,z2=0
La longueur de cette barre mesurée dans K est donc l/phi(v) ce qui établit la signification de la fonction phi.Or pour des raisons de symétrie, il va de soi que la longueur, mesurée dans le système au repos, d'une barre donnée qui se déplace perpendiculairement à son axe ne peut dépendre que de la vitesse du déplacement,et pas de la direction ou du sens de celui-ci. Aussi la longueur de la barre en mouvement mesurée dans le système au repos n'est-elle pas modifiée lorsque l'on échange v en -v.Il s'ensuit que :
l/phi(v)=l/phi(-v) soit phi(v)=phi(-v)
De cette relation et de celle obtenue précédemment il résulte que phi(v)=1 en sorte que les équations de transformations prennent la forme :
t'=beta(t-v/V*x)
zeta=beta(x-vt)
nu=y
epsilon=z
où beta=1/racine carrée(1-(v^2/V^2) ». où beta =gama de la transformation de Lorentz
On retrouve ainsi la transformation de Lorentz.
Ces transformations peuvent faire l'objet d'un algorithme de calcul.
Devant l'exhaustivité de ces équations mieux ne vaut-il pas s'isoler loin des paillettes dans le désert dénué d'arbres à dos de dromadaire en mangeant des sardines.

Marie-Laurence IGNACIMOUTOU



Albert Einstein

Le reflet « paillettes » de la crête des vagues… ou… Le sucre glace des pitons rocheux ?

Des paillettes! Elle en a plein les mirettes, tous les jours, Hortense.
Elle qui, sur le port, écaille la marée dès le lever du jour...
Ah ! Une sardine vient de s'échapper, elle lui a glissé d'entre les mains...
Bonté Divine! Où s'est---elle cachée la bougresse?
Ah ! La voilà sous le banc. Soudain, dans les yeux d'Hortense
S'amalgament le ventre argenté de ce poisson rutilant
Et la crête des vagues qui joue au yoyo joyeusement.
La boule à facettes, le métal scintillant, les paillettes,
Tout se brouille dans sa tête, elle doit s'asseoir un moment.
Il faut dire qu'elle est quelque peu dans la lune ce matin.
Hier, elle a reçu une lettre de Théophile lui déclarant tout son amour vibrant.
Quelle surprise ! Une lettre parfumée, c'est rétro mais tellement attendrissant!
Et une invitation aux vacances d'hiver avec deux billets d'avion via la Tunisie!
Elle qui a toujours rêvé de voir le désert et ses chameaux ou dromadaires!
Peu importe une bosse ou deux! Ces camélidés rendent bien service aux bédouins.
Passer de l'autre côté de cette frontière aquatique et découvrir un autre monde,
A portée de main, celui d'en face, vivre une autre culture avec ses codes ethniques!
Théo vit à mille lieues d'elle, près des nuages, dans les vastes espaces
Des montagnes alpines, là où les sapins et les mélèzes tutoient le ciel.
C'est un homme de la nature, il connaît par cœur la faune et la flore
De sa contrée natale. Il les photographie sous tous les angles, par monts et par vaux.
Il se sent libre et heureux de vivre en parfaite symbiose avec la Création.
Mais voilà, sa rencontre avec Hortense, l'automne passé, a bousculé les normes de
Sa vision de l'avenir. La vie à deux: compliquée; s'enchaîner : difficile; autonomie,
Liberté, oui! Et aujourd'hui il n'imagine même plus la vie sans sa belle amie à
L'accent chantant des cigales. C'est elle qui est venue à lui. Elle avait loué un
Gîte en septembre dernier à proximité de chez lui. Alors qu'elle se sentait perdue
Au milieu de nulle part, il se trouvait là, au bon moment, au bon endroit pour la
Renseigner et l'accompagner jusque chez les Picard. Sa peau bronzée, ses dents
Blanches, sa bonne humeur et son accent du Sud ont eu raison de lui. Il lui a porté
Sa valise tout en risquant déjà un rendez---vous pour le soir même, soi---disant pour
Lui donner des repères dans ces vastes alpages. Coup de foudre instantané de

Montagnard! Et Dieu sait que l'orage en montagne peut vous transformer très vite
En lampe à incandescence. Son cœur et son âme n'ont fait qu'un tour dans sa
Poitrine! Hortense n'a pas été insensible à son invitation, il est... tellement gentil,
Si ... attentionné, qui plus est, si mignon comment refuser cette opportunité tombée
Du ciel ? Théo connaît tous les bons restos du coin et l'emmène au « Chalet ». Tout
En dégustant une bonne raclette avec un bon verre de vin blanc, ils se racontent
Leurs vies, leurs désirs, leurs rêves d'ados. Ils se découvrent complémentaires.
Une deuxième rencontre est déjà prévue pour le lendemain. « Il faut battre le fer
Pendant qu'il est chaud » disait le grand---père de Théo. Il a retenu la leçon mais, non
Seulement,... il est tombé éperdument amoureux. Sentiment si soudain et violent qui
Ne s'explique pas! Et le cœur qui bat la chamade! Cela ne lui est jamais arrivé!
Il lui fait arpenter sa belle montagne, découvrir tous ses sentiers secrets, ses
Aires d'observation, il lui apprend à discuter avec les marmottes, flirter avec les
Arbres, humer les gentianes, guetter les bouquetins, et s'aimer en écoutant le chant
De la bartavelle. Ils passent de merveilleux moments ensemble et bien sûr ce qui
Devait arriver, arriva! Cupidon a lancé les bonnes flèches dans le cœur de ces deux
Jeunes gens. Il a visé juste et dans le mille! Hortense ressent aussi tous ces
Papillons affolés voltigeant dans tous les sens dans son ventre. La fin des
Vacances approche et il faut se résoudre à quitter cette merveilleuse communion de
Connivence. Ils savent qu'ils vont se revoir, l'évidence est là sous leurs yeux. Comme

Pour tous les couples amoureux, ils disent vouloir s'aimer pour toute la vie. Et, le
Temps passe, la vie reprend son cours, elle redescend vers les flots bleus tout en
Laissant son amant esseulé à sa chère montagne. L'horloge tourne, cependant, ils
S'appellent quotidiennement et font des rêves en rose ou en bleu, des plans sur la
Comète. Mais l'absence physique se vit mal. Pas encore d'imprimante 3 D pour vivre
Leur Amour! Les journées traînent en longueur, vivement l'hiver et le soleil de
Tunis pour réchauffer les cœurs contraints et avides de bonheur renouvelé!
Quel algorithme faudrait---il inventer pour les faire se rejoindre?
Comment concilier la crête des vagues habillée de paillettes argentées qui dansent
Sur la mer iodée, immensité étincelante, calme ou agitée, elle reste époustouflante;
Et le sucre glace qui ne fond jamais sur les plus hautes cimes culminantes, sensation
D'éternité silencieuse et infinie. Ces dimensions rocheuses imposent le respect!
Théo est dans l'attente d'une réponse de sa belle. Il erre sans but pour une fois et
Shoote dans un paquet vide de cigarettes Camel. Qui se permet de jeter des ordures
Dans un tel endroit? Insensé se pense---t---il. Néanmoins, il le ramasse et regarde avec
Attendrissement le dromadaire doré et sourit avant de le mettre dans sa poche,

Poubelle improvisée mais combien pratique et simple pour nettoyer la planète.
Le hasard de la rencontre de ce paquet lui fait augurer le meilleur, c'est un signe,
Elle va accepter! Ce fut l'idée du siècle! Offrir à ma dulcinée des vacances d'hiver en
Tunisie et, sur place, lui demander sa main. Voudra---t---elle venir vivre ici ? Lui, le
Montagnard n'a pas le cœur à quitter son univers magique; d'accord pour la mer,
Les mois d'hiver et pour quelques semaines tout au plus. Il sait qu'il va lui
Demander l'impossible mais l'amour vrai a des secrets qui dépassent
L'entendement! Cette alchimie qui unit deux êtres faits pour se rencontrer, on ne la
Trouve pas tous les jours sous le sabot d'un cheval. Son âme ressent un bon espoir,
Hortense est la moitié qui lui manque. Il la veut près de lui tous les jours, tout le
Temps, pour respirer sa peau délicatement parfumée. Elle n'a pas le profil de son
Métier, elle ne jure pas comme un charretier, elle ne sent pas le poisson, bien au
Contraire et quand bien même, elle serait MA sirène à moi, se pense---t---il!
Hortense pressent de belles choses pour leur avenir. Elle sait aussi que c'est LUI,
Incontestablement, comment ignorer cet amour qui frappe à sa porte? Elle la lui
Ouvre bien en grand, il pourrait même passer par les fenêtres et par tous les
Interstices de son corps. Elle est d'accord pour le placer dans le réceptacle sacré de
Son cœur. Sa montagne l'a subjuguée, Théo encore davantage, carrément envoûtée!
Comment faire pour ne pas céder à la tentation ? Encore inventer un algorithme?
Il ne peut y avoir de juste milieu, la mer ou la montagne, aucun autre choix possible.
Et ce choix elle l'a déjà fait, en son âme et conscience, dès son retour vers la Grande
Bleue. Elle attend juste d'être certaine des sentiments de son chevalier servant.
Elle imagine s'occuper de chèvres dans ces beaux alpages, fabriquer et vendre du
Fromage à base de leur lait. Ainsi elle resterait à travailler en extérieur et de surcroît
Continuerait à nourrir la communauté... avec des animaux vivants cette fois---ci.
Des paillettes, elle en aura plein les yeux quand elle regardera le firmament parsemé
D'étoiles divines, durant les belles nuits d'été et surtout elle verra dans les yeux de
Théo, son amoureux si... sensible et si... sentimental, d'innombrables étincelles de
Joie qui illuminent son visage et l'éclairent de façon magnétique. Elle le veut à côté
D'elle tous les jours et pour toujours, toujours, toujours... Ses valises sont prêtes!

Théo va--t--il lui demander sa main?
Hortense acceptera--t--elle de vivre à la montagne?
Seront--ils toujours ensemble dans 20 ans?
A vous d'inventer la suite si l'aventure vous tente…

Elisabeth JACQUES

Divine, Hubert et Adrien.

Il était une fois, une petite **sardine** prénommée **Divine,** amoureuse d'un **dromadaire** baptisé quant à lui, Hubert. Ah ! je vous vois déjà… Vous vous dîtes « n'importe quoi », ça n'existe pas, mais pourtant ces deux-là s'aimaient profondément.

Si le dromadaire portait un prénom depuis sa naissance, la sardine n'en avait un que depuis sa rencontre avec Hubert. Dans le monde agité des sardines, elles étaient tellement nombreuses, se déplaçaient tellement vite et en banc tellement serré que personne ne reconnaissait jamais personne et du coup personne ne portait de prénom.

Hubert avait donc choisi avec soin le prénom de « Divine » pour sa bien-aimée. Et c'est vrai qu'elle était terriblement mignonne cette petite sardine, svelte, vive avec des écailles luisantes comme si elles étaient couvertes de mille **paillettes**.

Ils se retrouvaient chaque soir sur le port, à la nuit tombée.

Divine ?

Je suis là… répondait toujours la voix fluette d'une petite tête qui pointait entre deux bateaux de pécheurs. Tout va bien Hubert ? Tu arrives bien tard …

Ah ma Divine ! quel bonheur de te retrouver. Ne t'inquiète pas, tout va bien, j'ai juste discuté un moment avec le vieil Adrien, mon ami SDF. Il avait besoin de parler un peu ce soir …

Pour rejoindre sa sardine adorée, Hubert le dromadaire devait discrètement sortir de son enclos situé dans le zoo du bout la rue. Il y avait un large trou dans le grillage, dissimulé derrière un **arbre** tellement feuillu qu'il en devenait complice des escapades nocturnes du dromadaire. Ensuite, celui-ci devait faire nombre de tours et détours, marcher sur la pointe des pattes et prendre bien des précautions pour ne pas être vu. Du reste, quand on est un dromadaire mesurant plus de 2 mètres de haut, pas facile de passer inaperçu, même en pleine nuit. Alors, il avait pris l'habitude de recouvrir son grand corps bossu, d'un parasol vert foncé, dérobé à la buvette du zoo et auquel il s'était accroché la bosse lors d'une de ses échappées.

La vie d'Adrien est bien sombre et sans éclaircie à l'horizon, continua Hubert.

Divine tombait sous le charme dès qu'Hubert lui racontait une histoire. Il avait la voix grave de Jean-Pierre Marielle et ça lui donnait un côté solennel et protecteur. Alors vous imaginez que pour une petite sardine qui lutte toute la journée pour échapper aux hameçons, filets de pêche et autres gros poissons affamés, se sentir en sécurité n'avait pas de prix.

Côté physique, Hubert n'était pas une beauté fatale. Loin de là. Le sommet de sa bosse était complètement dégarni, plus un poil là-haut ! Ses genoux étaient noueux et sa mâchoire inférieure arborait de grandes dents jaunes complètement déchaussées. Non, il n'était vraiment pas beau Hubert, mais Divine le trouvait tout à fait charmant. Elle l'aimait lui et sa grosse voix et rien d'autre ne comptait pour elle.

Raconte-moi l'histoire d'Adrien, mon bel Hubert.

Eh bien, Adrien était informaticien dans une grande entreprise. Et puis, tu sais Divine, dans ce domaine, tu peux te retrouver dépassé en un rien de temps. C'est ce qui est arrivé à Adrien. De tout en haut, il est tombé tout en bas. Tellement bas qu'il a fini dans la rue. Voilà comment Adrien, roi des **algorithmes** de sa génération, est devenu un SDF, seul, sans espoir, sans avenir.

Comme c'est triste. Mais… Et nous Hubert, quel est notre avenir ? Tu ne vas pas fuguer indéfiniment de ton enclos. Quant à moi, j'ai bien peur que mon destin ne soit de terminer tôt ou tard sur une tartine de pain beurré …

Hubert, accablé par ces mots, baissa la tête plus près de l'eau. Le reflet lui renvoyait son regard triste.

Je serais inconsolable si nous devions être séparés. Tu es si joyeuse, si pétillante ma Divine, que tu me fais oublier mes rhumatismes. Jamais je n'aurais imaginé, à mon grand âge, refaire le mur !

Mais moi aussi, je serais inconsolable tu sais. Tes histoires me font voyager. J'ai l'impression d'être sur un petit **nuage**, bien loin des tourments de mes fonds marins.

Mais que faire ? Un monde idéal ou nous puissions vivre ensemble n'existe pas. Je cherche tu sais, j'essaie d'inventer une suite à notre histoire mais je n'y arrive pas.

Mais si, bien sûr que tu vas y arriver ! Jamais je n'ai rencontré d'aussi bon conteur que toi. En tout cas, sache que ma **valise** est déjà prête!

Transperçant la nuit, une petite lumière semblait s'approcher. C'était un pêcheur, assurément. Lampe de poche à la main, bourriche et canne à pêche sur l'épaule. Une bouteille sortait de la poche de son caban et ses jambes chaussées de bottes en caoutchouc, vacillaient.

Un pêcheur Divine ! File te cacher.

Le dromadaire sous sa tenue de camouflage se retira sur la pointe des pattes. Il repassa devant le vieil Adrien qui surpris de le revoir si tôt, lui demanda :

Tu rentres déjà ? Tu lui as raconté une toute petite histoire à ta sardine …

Ce n'est pas ça Adrien, mais il y a un pêcheur là-bas. Toujours le même qui nous dérange, grogna le dromadaire.

Adrien pencha la tête et scruta la silhouette.

A cette heure-là et vu la démarche chancelante, je dirai que c'est Léon. Bah… rien à craindre. Pas sûr qu'il arrive seulement à installer sa canne à pêche.

Hubert plia difficilement ses longues pattes et s'assit quelques instants auprès d'Adrien. Il prit sa tête entre ses pattes et poussa un profond soupir. Il était désespéré de ne pas trouver de solution pour passer le reste de sa vie avec sa douce sardine.

Quand d'un coup, un cri strident se fit attendre. Aussitôt Hubert reconnut la voix de Divine.

Eh, éh ! J'en ai un ! s'écria le pécheur. Pas si bourré que ça le Léon !

Au bout de sa canne, se débattait de toutes ses forces la malchanceuse sardine. D'un bond, Hubert se leva et en l'**espace** de quelques secondes, fendant l'obscurité, le pêcheur vit arriver sur lui, une **montagne** de huit cents kilos lancée à toute allure. Les pas lourds du dromadaire faisaient trembler le sol. De sa grande bouche sortait un cri à vous glacer le sang. Le vieux pêcheur entrouvrît les lèvres, laissant tomber sa pipe :

Nom di Diou, mais qu'est-ce-que c'est que ça ?!

Sans chercher à savoir ce qui lui fonçait dessus en blatérant, le pêcheur lâcha sa canne et partit en zigzagant, sans demander son reste.

Du bout du coussinet, Hubert retint la canne à pêche. Adrien accourut aussitôt. Il détacha l'hameçon qui avait meurtri la bouche de la sardine et la déposa dans le seau rempli d'eau, laissé par le pêcheur. Divine était épuisée de s'être autant agitée pour tenter de se libérer.

Ce soir-là, Hubert refusa de quitter Divine. Il refusa de retourner dans son enclos.

Adrien, il faut que tu nous caches quelque part …
Cacher une sardine, je dois pouvoir m'en sortir mais toi Hubert, ça me semble compliqué …

Le lendemain, Hubert faisait la une du journal local : Disparition inquiétante d'un dromadaire au zoo. L'article faisait état d'un trou dans l'enclos de l'animal et invitait les habitants à la plus grande prudence. Un animal de cette envergure pouvait s'avérer dangereux… Plus personne n'osait sortir et l'affaire arrangeait bien nos trois compères.

Adrien avait installé ses maigres affaires dans un petit parc public et personne ne se demandait ce qu'il y avait dans le seau en plastique à ses côtés. Personne n'avait remarqué qu'il était adossé à un petit arbre et que si on regardait bien, il y avait un dromadaire, recouvert d'une toile de parasol vert foncé, qui était caché sous les feuillages. Personne ne remarquait rien car dehors, il n'y avait plus personne.

Grâce aux soins d'Adrien, Divine reprenait des forces. Sa plaie cicatrisait et elle se nourrissait des vers abandonnés par le pêcheur terrorisé.

Le surlendemain, Adrien lisait à Hubert un nouvel article dans un journal qu'il avait ramassé par terre. Le zoo et la municipalité offrait une forte récompense à toute personne susceptible de fournir des renseignements sur la disparition inexplicable du dromadaire.

Hubert qui commençait à avoir mal partout à force d'être recroquevillé sous l'arbuste, eut enfin une idée.

Il envoya Adrien à la Mairie pour dire qu'il avait retrouvé le dromadaire fugitif. Il dit aussi qu'il ne voulait pas une forte récompense mais plutôt un travail au zoo et un toit. Pas grand-chose, une pièce lui suffirait et il voulait s'occuper du dromadaire qu'il venait de retrouver. C'était ça ou rien.

Proposition acceptée aussitôt. Il y avait des bureaux vides au zoo, les services techniques aménageraient un petit studio au SDF en quelques jours seulement. Et d'accord aussi pour le travail. M. le Maire se frottait déjà les mains en imaginant le titre du journal de demain : Un SDF retrouve le dromadaire disparu, la Mairie lui offre un toit et un travail pour le remercier.

Lorsque la gendarmerie, le personnel du zoo, le vétérinaire et M. le Maire arrivèrent sur les lieux, ils trouvèrent sous un arbre, le dromadaire étendu sur le flan, tout saucissonné dans son parasol, les yeux clos, la langue pendant mollement sur le sol.

Tu en fais un peu trop, lui chuchota Adrien.

Et depuis ce temps, les trois compères vivent heureux au zoo.

Hubert n'a plus jamais fait le mur.

Divine passe ses journées dans l'eau fraîche d'un petit bassin, nouvellement créé dans l'enclos d'Hubert. Elle ne se lasse pas d'écouter les histoires inventées par son camélidé adoré.

L'éclaircie est enfin arrivée dans la vie d'Adrien. Il a de nouveau un toit, un travail, des amis et il recommence à aimer la vie.

Valérie LECOINTRE

La petite maison sur la plage

Début janvier, mercredi

La quinte de toux a duré plusieurs secondes et m'a secouée comme d'habitude ces derniers jours, c'est-à-dire fortement. Ce n'est rien. Tout rentrera dans l'ordre d'ici quelques jours. De toutes façons, il est hors de question que j'aille consulter. Je ne supporte plus de ne pas avoir un médecin humain en face, maintenant on est obligé de s'entretenir avec un **algorithme** qui vous questionne à distance sur écran. Je n'en veux plus ! Apaisée, je continue à voir comment décorer au mieux la pièce.

Vendredi

Toujours fatiguée, mais je me sens mieux. Ce matin, je suis restée devant la fenêtre à contempler les flots. C'est apaisant de regarder la mer depuis l'intérieur, surtout quand les **nuages** sont gris et que le vent froid souffle. L'eau semble plus belle de cette façon, ce temps maussade rehausse le côté sauvage de ce bout de nature. Je n'avais jamais regardé la mer comme aujourd'hui. Je suis contente de la tournure que prend la petite cabane, mon chalet. Grâce à quelques meubles bricolés et beaucoup de nettoyage, la vieille bicoque est devenue habitable, presque cosy. Depuis hier je m'y sens vraiment à l'aise, et c'est la première fois que je peux repenser avec une certaine sérénité à ma fuite brutale et l'abandon de ma vie d'avant. En fait, une non-vie et cette réalité que je ne voulais pas voir. Désormais, c'est moi qui impulse mon destin. Je ne subis plus, j'agis !

Samedi

Depuis que je suis ici je me réveille seule, sans sonnerie ni personne pour me secouer. Une sorte de légèreté que je n'imaginais pas. C'est le matin, il est tôt, et j'ai décidé d'aller marcher sur la plage. Je n'ai pas déjeuné, juste enfilé des habits chauds et une parka. Le vent hivernal cingle ma peau. Je suis complètement vivante et emplie d'une impression de liberté inconnue. Je marche sur le sable constellé de **paillettes** dorées et ces simples pas me procurent une joie et un enthousiasme démesurés. J'ai enlevé mes baskets, et goûte profondément le contact du sable froid entre mes doigts de pied. Je suis rentrée fatiguée mais heureuse. La tasse que j'avais posée sur la table n'a pas changé de place. Aucun objet n'a été déplacé ou rangé. Plus personne n'interfère dans mon quotidien. Cela n'est pas un détail insignifiant, pour moi c'est un monde nouveau. Après un thé brûlant, je suis restée une bonne partie de la matinée à goûter ce sentiment sublime de paix, procuré par la fenêtre, la mer et l'appropriation de mon **espace**.

Dimanche

Ma fille Chloé, est passée. A l'improviste. Normal, je n'allume plus mon portable. Ni téléphone, ni messages, ni mails et surtout plus de réseaux sociaux. Rien ! Cette coupure brutale est pour moi complètement légitime, logique même. J'ai appuyé sur l'interrupteur et éteint le monde d'avant. Il me fallait arrêter tout ça, ma vie était trop absurde. Déçue par tant de choses et de gens, j'ai vainement cherché à comprendre, mais il n'y a rien à comprendre. Ma révolte est bien la seule solution. Elle m'a apporté des habits dans une petite **valise** et des provisions. Je ne lui avait rien dit, mais elle a deviné où je m'étais réfugiée. Je ne pense pas que je voulais disparaître totalement. Juste couper. Une coupure immédiate, comme si ma vie en dépendait. Nous n'avons pratiquement pas parlé, une sorte de respect de l'autre, de compréhension mutuelle ponctuée de regards, d'attitudes. Après son départ, j'ai éprouvé un sentiment paisible mêlé d'une angoisse inconsidérée. Je suis restée encore longtemps devant la fenêtre, sans bouger.

Lundi

Je me suis levée de bonne heure. L'air est plutôt frais, mais le thé qui a failli brûler ma langue, coule dans ma gorge et me réchauffe. Sur la table, j'ai ressorti le livre à l'origine de tout ça. Une biographie de Colette. C'est elle qui m'a montré le chemin. « En 1909, Colette avait défié la bienséance en posant en pantalon, cravate et gilet, cigarette à la main. » Transgression ! « Elle avait osé embrasser publiquement à pleine bouche Missy, la fille du duc de Morny. » Affirmation ! Merci **divine** Colette d'avoir bravé les interdits. Aujourd'hui, c'est moi qui viens de quitter ma famille, mon travail, mes pseudo-principes et surtout mon auto-résignation. Pourtant, je ne suis ni « une désaxée » ni une « théâtreuse ».

Dans la soirée il a fait beau. Assise sur les marches en bois du petit perron, face à la plage, j'ai même assisté à un soleil couchant assez féerique et j'ai repensé à ces derniers jours, ou plutôt à ces premiers jours de ma nouvelle vie. Je n'ai toussé qu'une seule fois, beaucoup moins fort, Ça à l'air de passer.

Vendredi

La semaine est passée si vite. Hier j'ai provoqué une pseudo-réunion de famille. Peut-être le besoin de faire un dernier point avec mes proches. Seule Chloé, ma fille à daigné répondre. Mon fils, injoignable, doit encore être parti en **montagne**, voir ses **arbres**, ailleurs comme il dit. Quant à mon conjoint, enfin ex maintenant, il a décliné en prétextant que si je voulais partir sur une nouvelle vie, c'était mon problème. Déçue ! Malgré les larmes emplissant mes yeux, je n'ai pas pleuré. Chloé m'a inscrite pour que je bénéficie du revenu universel. C'est très bien. Cette aide, même minime, va me permettre de vivoter pendant un certain temps. Aucune nouvelle du côté de mon ancien travail. Tout ça me conforte dans ma décision.

Samedi

Dans la soirée, en marchant sur la plage, j'ai vu une femme, masque sur la bouche, assise en retrait sur les rochers. Elle dessinait. Je n'ai pu m'empêcher de m'approcher, attirée par je ne sais quoi. Sur ses genoux, l'esquisse tracée au fusain montrait l'eau, le sable et un **dromadaire** mené par un bédouin. Au pastel, elle avait coloré d'un bleu intense l'habit de l'homme. J'ai trouvé ce dessin à la fois simple et beau. Nous n'avons pas parlé, pas un mot. Mais juste au moment de la quitter, je lui ai dit : « à demain ». Elle ne m'a pas répondu, mais nous nous sommes revues le lendemain et aussi les autres jours. Elle avait sa petite mallette de dessin, mais n'a pas dessiné. A chaque rencontre, assises toutes deux sur les inconfortables rochers, nous avons beaucoup parlé. Sa pensée sur la vie, sa façon de voir le monde et cette sérénité face au destin qui irradie calme et paix. Tout en elle me subjugue complètement. Elle se prénomme Émilie.

Jeudi

Il fait froid aujourd'hui, c'est ce satané vent. Hier, Émilie m'a parlé de voyage initiatique. Partir sans but défini pour redécouvrir le monde et les personnes qui le peuplent. Voir enfin le vrai visage de notre planète. Elle veut que je parte avec elle. Sa demande m'a désorientée. Je ne lui ai pas encore répondu. Toute la nuit j'ai ressassé cette idée dans ma tête. Est-ce cela que j'ai envie de faire maintenant ? Pourquoi avec elle que je connais à peine ? Jusqu'à maintenant, j'étais persuadée qu'une fois libre, je pourrais me lever et partir sans regarder derrière moi. Persuadée aussi que la route allait être longue, semée d'embûches en tout genre, que j'allais devoir me battre, seule, pour reconstruire et surtout pour garder ma liberté d'agir. La demande d'Émilie me surprend en pleine mue et ébranle toutes ces certitudes. Je ne suis pas sortie, j'ai trop de questions et aucune réponse à donner.

Samedi

Mes deux dernières nuits ont été agitées de rêveries sibyllines où moi, minuscule **sardine**, je me débattais seule dans un immense océan, cernée par d'invisibles prédateurs, sans savoir où aller. Ce matin, c'est le bruit du ressac et les premiers rayons du soleil qui ont mis fin à mes angoissantes élucubrations. Deux jours à l'intérieur, dans mon cocon, à ressasser cette proposition. Accepter ne signifie-t-il pas renoncer à quelque chose ? Mais seule, mon chemin risque d'être plus long et plus difficile. Je ne dois pas fuir ma vie et mes désirs, je ne dois pas rester paralysée. Ma décision est prise !

Dimanche

Émilie est passée ce matin, elle a toqué à ma porte. J'ai ouvert et nous sommes restées quelques instants face-à-face sur le seuil. Ses grands yeux couleur amande ont plongé dans les miens à la recherche d'une réponse. Après quelques instants, elle a mis sa main doucement sur ma joue, s'est approchée et m'a serrée contre elle. Juste en desserrant son étreinte elle a déposé un baiser, très doux, sur mon cou, en dessous de l'oreille. J'ai été surprise et je n'ai rien osé faire. De nos jours, plus personne, à part la famille proche, ne s'embrasse et on se touche très peu, même entre amis. Cette affection et cette compréhension, m'ont fait un énorme chaud au cœur. J'ai aussi éprouvé un trouble délicieux à ce baiser. A mon tour je l'ai prise dans mes bras, la serrant intimement. Cet instant a suspendu le temps. C'est dans cet instant qu'elle a compris que je ne partirais pas. Elle a compris que nous avons tous une raison d'exister. Chacun la sienne. Mains dans les mains, un dernier regard a scellé notre séparation. J'ai attendu sur le perron, je voulais écouter le bruit de sa voiture qui part, mais le moteur électrique n'a fait aucun bruit. Je suis rentrée. La porte fermée, un souvenir de mon enfance presque oublié a resurgi dans ma tête : je revois dans la maison de mes parents ce tableau de Dalí où une montre posée sur un socle, fond et se déforme, comme si le temps, désagrégé, fuyait et perdait sa propre notion... Je me suis assise devant la fenêtre, face à la mer, soudain j'ai ressenti un peu de froid et je me suis mise à tousser.

¤¤¤O¤¤¤

José GONZALES

La ronde des dix mots dits

Futuriste

... les boosters donnaient leur maximum de puissance. Devant Tzag, s'ouvrait enfin l'immensité de l'espace.

Aventurier

Sur la montagne, au pied d'un arbre, il avait posé ses valises, dételé le dromadaire et monté la tente avec quatre sardines. En l'espace de trois minutes, le nuage creva et arrosa de mille paillettes le village d'Algorithme dans la vallée. Il saisit alors son portable et composa le numéro :

Allo, c'est moi … divine d'où je t'appelle ?

Romantique

17/08/84. Gare Saint Charles, Marseille. Le train pour Paris est sur le point de partir.

Elle s'appelait Julia. Elle est née à l'Estaque, de Gino, maçon Italien fervent catholique et de Rachida, algérienne de la deuxième génération, musulmane, virtuose de la machine à coudre. Julia était ainsi trilingue naturelle, sans compter les langues apprises au lycée. Mais son moyen d'expression privilégié était le chant, admirablement servi par une voix cristalline, claire et précise sur trois octaves et demi. Malgré l'opposition farouche de ses parents, elle avait décidé, il y a 5 ans, que son avenir reposait sur ses capacités vocales. Et aujourd'hui, sans rien dire à personne, elle était partie, avec le strict minimum dans sa valise, ses maigres économies et son unique tenue de scène, réalisée par sa mère pour sa prestation à la fête de fin d'année du lycée. Elle y avait eu un réel succès.

Il s'appelait Marc. Aixois, fils unique de charcutiers renommés, son avenir serait dans la charcuterie. C'est ainsi dans sa famille depuis 4 générations. Né dans l'aisance, il avait de grandes facilités intellectuelles, en particulier pour les matières scientifiques. Mais dame nature veillait et pour compenser cela, il était plutôt vilain, la bouche de travers, le front fuyant. Trop grand à son goût, il de tenait vouté en permanence au point que l'on se demandait s'il était bossu. Son physique le rebutait, surtout qu'à l'école ses compagnons ne l'épargnaient guère ; son totem était « Dromadaire qui déblatère à terre », illustrant finalement bien son apparence physique et son coté exagérément cartésien. Mais pour lui, la charcuterie c'était tout simplement impossible : le contact avec la viande, le contact avec les clients, ces deux seuls points étaient rédhibitoires. Face à l'intransigeance de ses parents, une seule issue s'offrait à lui, la fuite. Certain que son bagage intellectuel lui permettrait de s'en sortir, il avait décidé de monter à Paris tenter sa chance.

Ils étaient assis face à face.

Elle n'osait le regarder de peur qu'il pense que sa laideur la gênait. Il n'osait la regarder, de peur qu'elle s'aperçoive qu'il la trouvait magnifique malgré son air triste. Et puis, on ne dévisage pas les gens. Mais de coups d'œil furtifs en coups d'œil furtifs, leurs regards finirent fatalement par se croiser. Ils se sourirent poliment avant de regarder ailleurs. Mais ce seul regard, à la fois anodin et pénétrant, avait suffi pour déclencher une décharge d'empathie mutuelle. Ils en étaient troublés. Si bien que chacun observait discrètement le pâle reflet de l'autre sur la vitre de la fenêtre derrière laquelle défilait le paysage. Mais, pour l'heure, la réalité de leurs situations masquait tout sentiment autre que la peur des conséquences de leurs décisions : la réaction de leurs parents, que faire en arrivant à Paris, où aller, où dormir, comment survivre…

Marc avait la gorge nouée, douloureuse. Il surprit Julia en train d'essuyer prestement une larme.

Ça ne va pas, mademoiselle, je peux vous aider ? demanda-t-il en lui tendant un mouchoir.
Merci ! ça va passer, ce n'est rien…

Mais le simple fait de parler déclencha chez Julia une crise de sanglots ; elle expliqua d'une traite, entrecoupée de hoquets, son départ de chez elle, sa décision de partir sans rien dire à personne, sa peur du lendemain, ses incertitudes sur son avenir immédiat, sur ses doutes … elle avait un besoin impérieux de déverser ce trop plein d'émotions qui la tenaillait.

Marc, devant cette avalanche de tristesse, s'était assis à coté d'elle et avait osé poser sa main sur son épaule. Mais lui-même avait du mal à contenir ses larmes car ce qu'il entendait était tout simplement sa propre situation. Julia réalisa alors que Marc était très atteint par ses lamentations. Elle se ressaisit, prit un peu de distance.

Excusez-moi, je ne voulais pas vous importuner…
C'est que… je suis exactement dans la même situation… Moi aussi je suis parti de chez moi…

C'est ainsi qu'ils se racontèrent leurs histoires.

Ils prirent la décision de rester proches à Paris, afin de partager leurs problèmes, conjuguer leurs aptitudes pour faire face aux imprévus, s'épauler dans les épreuves qu'ils ne manqueraient pas de traverser.

A l'arrivée à Paris, ils étaient assis cote à cote.

Sur place, ils trouvèrent deux chambres dans une petite pension tenue par Annie. Ancienne danseuse de cabaret, elle s'était ainsi reconvertie. A l'époque, on l'appelait la Divine, et ça lui était resté en dépit de la charge des ans. Peut-être ne fallait-il pas chercher ailleurs l'origine du nom de son établissement : Le nid divin. Elle avait gardé de nombreux contacts dans le monde du spectacle. Elle était émue du sort de ces deux tourtereaux qui semblaient n'avoir pas encore compris qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Ça l'amusait beaucoup.

Un mois plus tard, Annie dégotait une audition pour une troupe qui cherchait une chanteuse pour un remplacement de trois semaines. Le spectacle était du genre léger, une opérette riche en paillettes.

Julia et Marc étaient arrivés en avance et pouvaient écouter les autres concurrentes. Le stress gagnait Julia pour plusieurs raisons : c'était sa première vraie audition et l'enjeu était colossal. De plus certaines concurrentes étaient stoppées net dès leur première mesure, et celles que l'on laissait terminer avaient des voix sublimes. Le doute la tenaillait : était-elle à la hauteur, sa voix plairait-elle ?

Marc tentait de la rassurer, lui disait qu'elle était bien meilleure que tout ce qu'il entendait, mais en vain. Alors il la sermonna, lui expliqua qu'elle était une geignarde qui se dégonflait à la première contrariété, que le moment qu'elle espérait depuis toujours, c'était maintenant et pas une autre fois, lui demanda où était celle qui voulait soulever des montagnes, se moqua d'elle en lui disant qu'il valait mieux qu'elle rentre tout de suite pour aller pleurnicher dans les jupes de sa mère…

Ces mots durs, à la limite de la violence, firent mouche. Et c'est gonflée à bloc que Julia pénétra sur la scène. Les auditeurs, parisiens pur jus sourirent en voyant la robe de Julia, celle que sa mère avait cousue patiemment avec plus de 10.000 paillettes. Elle était si ajustée qu'elle épousait parfaitement ses formes.

Julia, c'est ça ? D'où venez-vous Julia ?
De Marseille…
Alors c'est vous la fameuse sardine de Marseille, avec toutes vos écailles ? dit-il pour la déstabiliser, éprouver sa résistance au stress.

Julia comprit l'intention, et cela décupla sa détermination.

Vous avez mal regardé : vous confondez sardine et sirène…
Bien ! Un point pour vous. Qu'allez-vous nous présenter ?

« La mer » arrangée par mes soins.
La mer ? Mon Dieu… Nous vous écoutons.

Julia, très concentrée, entonna alors une version toute personnelle de la chanson de Trenet, avec un rythme différent. On la laissa franchir l'étape de la première mesure, puis de la seconde et de la troisième. Elle prit alors plus confiance et déploya tout son art avec une conviction inédite. Elle avait changé ce chant de façon à ce que l'on ressente onduler la houle, les vagues déferler. Elle finit son chant magnifiquement mais à bout de forces, tant elle y avait mis d'enthousiasme.

Les auditeurs marquèrent un silence de quatre secondes qui lui parurent une éternité.

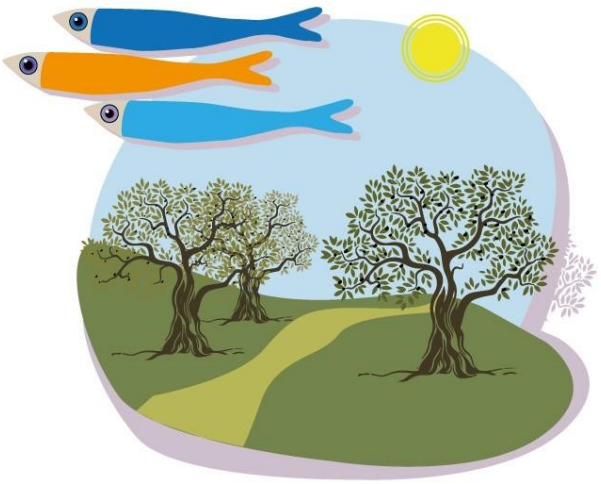
Original, correctement exécuté. Je dirais que vous l'avez traitée avec un tempo spécifiquement marin, un algorithme en quelque sorte… Laissez vos coordonnées, on vous contactera.
Merci… parvint-elle à bredouiller.

L'espace qui la séparait du côté cour lui parut immense, tant l'émotion la submergeait. Quelle que soit l'issue de cette audition, elle réalisait qu'elle avait donné sa meilleure prestation, comme jamais, comme dans ses seuls rêves ; elle avait tout donné, tout contrôlé, tout maitrisé. Elle se demandait si elle arriverait à réitérer une telle performance. Son cœur battait à tout rompre.

Quand elle rejoignit Marc qui exultait intérieurement derrière le rideau, ils s'étreignirent furieusement pour assouvir ce trop plein d'émotions. Dans les bras l'un de l'autre, ils étaient heureux et doucement, ils échangèrent leur premier baiser, celui dont ils avaient envie depuis leur premier regard. La force de leurs sentiments était certaine : ils étaient mûrs pour graver un cœur avec leurs initiales entrelacées sur l'écorce d'un arbre.

Fabuleux

Dame sardine, sur un arbre perchée
Tenait bien au chaud un nuage.
Le dromadaire étant très assoiffé
Lui tint l'algorithme comme un sage :
Bonté divine, j'ai la bosse des bâts
A plat. Sans eau, adieu montagnes,
Déserts et les grands espaces, là-bas…
La dame prend pitié, l'émotion la gagne,
Enfonce le cloud… qui répond niet !
De l'ire montent des noms de poiscailles,
Elle craint une découpe en paillettes,
Fait sa valise et fuit d'un coup d'écailles.



Amnésique

————————

Policier

L'inspecteur Jordan était perplexe : pourquoi le corps était-il enfermé dans cette valise ? Oui, il était perplexe. L'idée d'un baroud d'honneur de la victime, Riton, dit Le Poulpe, célèbre contorsionniste, l'a bien effleurée, mais ça ne collait pas avec le personnage. OK, il se mettait toujours en quatre pour épater son public, mais là, non, ça ne collait pas. Il se versa un whisky et appela l'agence.

Miss Peggotty, c'est Jack, passez-moi la boss, le « chameau », il faut bien qu'elle justifie ses sardines… Oui, vous me l'avez déjà dit : « une bosse, c'est un dromadaire, pas un chameau » dit-il en imitant la voix de sa correspondante, vous me la passez ?

…

Comment ça, à la montagne ? … Ha, si madame avait besoin d'espace alors… Dites lui que j'ai un client qui en a mortellement manqué d'espace.

Il raccrocha, furieux, vida d'un trait son verre, ajusta son trilby, palpa son Beretta et sortit. Le vent froid soufflait fort, faisant défiler de lourds nuages noirs, annonciateurs d'une soirée pourrie.

Une de plus. Il alla se réfugier au bar à l'angle de la 6° avenue.

Il était encore tôt, et peu de clients étaient au comptoir. Amanda, était là, savamment assise sur son tabouret haut, un long fume cigarette dans sa main finement gantée. Sa robe fendue laissait voir une jambe interminable parfaitement galbée, et le velours vert bouteille mettait en valeur son teint pâle, suggérant plus ses formes qu'elle ne les dévoilait. Dans la fumée ambiante, elle était divine, on aurait dit une apparition. Ce qui faisait sa classe, c'était sa beauté éblouissante mais tout en mesure et discrétion : pas de paillette, pas de cris, pas de gestes extravagants, un port de deesse… Vraiment la très grande classe. Comme tous les habitués, Jack en était amoureux. Il s'assit à côté d'elle.

Désolé, chérie, mais je dois t'annoncer le départ du Poulpe : il a fait sa valise…

Mon Dieu, ce n'est pas possible… La valise marron, avec la combinaison 642, celle de 38 litres, avec un écusson carré, 2 ronds, et 3 ovales dont un avec un arbre rouge, écornée dans un angle, avec un capiton bleu roi et sur laquelle il manque un rivet, celle dont la poignée grince à chaque pas ?

Affirmatif poupée. Dis-moi, dans les yeux, que tu n'es pour rien dans ce crime …

… Mais non, c'est pas moi, je te le jure, il était toujours vivant quand j'ai fermé la valise…

Elle papillonnait de tous ses faux cils, la bouche en cœur, un regard mi-candide mi-prometteur, une main contre sa poitrine, l'autre sur le genou de Jack. En vrai pro, Il la mit immédiatement hors de cause. Dans ce métier, il faut du flair et de l'expérience pour rester objectif. C'est la base.

Je te crois poupée. Mais il faut que j'y retourne.

Il paya son double scotch et se dirigea vers la sortie.

Jack ! Hey Jack !

Oui poupée

Dans la valise, est ce qu'il y avait un algorithme ?

Un quoi ?

Un algorithme… Laisse tomber, c'est rien. J'ai appris ce mot ce matin, je ne sais pas ce que ça veut dire, alors j'essaie de le placer à toutes les sauces. Il y a bien un moment où ça va marcher.

Ha ha, Baby, tu es formidable… un algorithme… ha ha …

Et il sortit hilare, se faisant happer par la foule à l'heure de la sortie des bureaux.

Christian GOLLER

DIALOGUE AVEC VICTOR HUGO

PARIS -JUIN 1876

L'exposition de peinture dans la galerie Rembrandt, rue de l'Annonciation, dans le XVIe arrondissement avait ouvert ses portes aux nombreux visiteurs depuis le 1er juin 1876. Moi, Berthe Morisot, j'étais la seule femme peintre impressionniste à exposer mes toiles, n'en déplaise à ces messieurs orgueilleux et moqueurs envers les femmes qui osaient, comme moi, rivaliser avec eux. J'étais fière de mon art, et surtout de mon dernier tableau que j'avais intitulé « le berceau » et qui tenait une place particulière parmi mes autres toiles.

Les visiteurs allaient et venaient dans la galerie, quelques-uns s'attardaient sur mes œuvres et les commentaires allaient bon train. Certains passaient vite en jetant un rapide coup d'œil quand ils me voyaient, moi une femme parmi ces artistes masculins. Mais comment avais-je osé ? Malgré tout, j'avais des amis parmi les peintres impressionnistes qui exposaient aussi, et notamment mon ami Degas qui m'avait toujours soutenue.

A midi, une effervescence se manifesta : les serveurs de la brasserie d'à côté firent irruption, tablier blanc et plateau d'argent à la main, garni de délicieuses nourritures, bons vins ou bières mousseuses, et les portèrent aux exposants qui les avaient commandés.

Les visiteurs se faisaient plus rares, étant partis déjeuner. Dans la galerie, les peintres s'étaient installés sur des tables improvisées pour savourer leurs repas et l'on n'entendait plus que le tintement des verres et les éclats de voix entre deux bouchées. Seule femme artiste, je n'osais pas me mêler aux groupes qui s'étaient formés, malgré les appels de certains peintres, qui m'invitaient à me joindre à eux. Je restais donc à ma place et attendis que le temps passe.

Je rêvassais, quand tout à coup, la porte à tambour s'ouvrit. Je ne le reconnus pas tout de suite. Je vis un homme d'un certain âge, à la carrure imposante, cheveux et barbe blanche. Il se dirigea à l'opposé de ma place, vers le tableau de Courbet « l'origine du monde ». Je le voyais, planté devant cet œuvre, inclinant la tête de tous côtés pour mieux en apprécier la plastique. Je compris qui il était à ce moment-là : le grand, le magnifique Victor Hugo, génie de la littérature et amateur de jolies femmes, d'où son admiration pour ce nu de Courbet.

Il se dirigea ensuite vers moi, et me salua en ces termes : « j'ai beaucoup entendu parler de vous, Berthe Morisot, et j'admire votre ténacité et votre talent, vous méritez bien de faire partie de la grande famille des impressionnistes, n'en déplaise à certains détracteurs »

J'étais rougissante et confuse devant le maître et je le remerciais en bredouillant.

Il regarda mes toiles longuement, mon auto portrait au chapeau noir lui plaisait beaucoup, il m'en félicita. Je lui tendis un siège, il ne se fit pas prier pour s'asseoir.

« Savez-vous, Mme Morisot, quel est mon violon d'Ingres ?

« Oui M. Hugo, je connais votre talent pour le dessin et la peinture et j'ai vu deux de vos expositions à Paris.

« Je serais curieux d'avoir l'avis d'une femme talentueuse comme vous ?

« Et bien, je trouve que vos dessins sont le reflet de votre âme tourmentée. Vous avez un certain attrait pour les ténèbres, d'où votre passion pour les mystères des tables tournantes et vos dessins « la silhouette fantastique » ou « la tour des rats » en sont des exemples frappants.

« Alors, vous pensez que c'est de n'est pas de l'art mais juste un reflet d'une âme tourmentée ?»

« Mais si, c'est de l'art ! M. Hugo, l'art n'est pas forcément le reflet exact de la réalité, c'est l'expression d'un ressenti ; Ainsi, prenez le tableau de Monet « impression au soleil levant », voilà une vision très particulière du soleil levant qui provoque une forte émotion.

« Pour moi, l'art n'est pas une copie exacte d'une chose qui est réelle. C'est une vision personnelle de cette chose. En fait, on ne peint pas au cordeau comme un géomètre, ni comme un mathématicien, on peint avec ses tripes, son cœur, son vécu, sa fantaisie, et si l'on a envie de peindre des coquelicots en bleu, pourquoi pas ?

« Je pense que les néo-impressionnistes vont prendre des libertés avec l'art dont nous serons tous surpris et charmés, on parle déjà beaucoup de Cézanne et Pissarro, qui osent des peintures chargées de symboles. Ce sont des messagers qui veulent nous montrer la réalité à travers leurs propres visions. Grâce à eux, nous voyons la vie d'une manière différente et nous n'en gardons que le côté magique. Parfois, le sujet à peindre n'est pas forcément beau, mais ce qui compte c'est ce que les artistes en font.

« Il en est de même pour les sculpteurs : je suis en admiration devant les œuvres de Rodin, « l'homme qui marche » est sans tête, « la voix intérieure » est tourmentée, quel talent ! quel génie ! quelles émotions nous ressentons à les contempler !

« Et que dire de son élève Camille Claudel, courageuse femme qui n'hésite pas à sculpter des nus qui font scandale à notre époque mais qui, j'en suis sûre, compterons dans notre patrimoine artistique ».

Enfin, nous ne serons plus là vous et moi, M. Hugo, dans un siècle, mais je sens que la peinture , la sculpture , la musique , l'art en général , vont évoluer, pas toujours vers un courant artistique tel que nous le vivons maintenant, mais vers d'autres formes d'expressions que les générations futures apprécieront.

Victor Hugo ne disait rien. Il se contentait de hocher la tête pendant que je parlais.

Il prit la parole « je suis un grand romantique et un humaniste, et votre vision de l'art m'a vraiment touché et convaincu. En effet, tout comme on écrit ou on compose, on le fait avec ses tripes ».

Je n'oublierais jamais la fin de cette journée. Victor Hugo commanda deux coupes de champagne et nous trinquâmes tous deux à notre rencontre et à l'ART universel !

Puis je le vis repartir vers la sortie et une immense tristesse m'envahit, je ne devais plus jamais le revoir...

Marie COMBERNOUX

Été ***(Jeune femme près d'une fenêtre) 1879 de*** **Berthe Morisot (1841-1895)** *, huile sur toile, Montpellier, musée Fabre, don de M. et Mme Ernest Rouart (Julie Manet).*

Mot d’Excuse,

Depuis que le patatras virus a envahi l’**espace**,

L’écriture m’apparait comme une **montagne** fragile et infranchissable.

Où trouver ces **paillettes** de rêve dont vous êtes si friands ?

Sous la patte d’un **dromadaire** endormi,

Dans une boîte de **sardines** soudain libérées,

Au pied d’un **arbre** à arc-en-ciel,

Dans une **valise** prisonnière d’un grenier poussiéreux ?

La **divine** trouvaille flotte-t-elle au creux d’un **nuage** blond,

Derrière un **algorithme** prétentieux et stérile ?

Les sables aurifères rendent l’âme

Et ils m’entraînent dans leur lâcher prise.

Tout ça pour vous dire que je n’ai guère d’idée

Et je me demande si cela va durer.

Je me soigne avec de bonnes vieilles tisanes.

On verra bien. Merci pour tout et à bientôt.

Michèle FAU

Le but de l’art

Le but de l'art est presque divin
Ressusciter s'il fait l'histoire
Créer s'il fait de la poésie

Victor Hugo

Le but de l'art est souvenir lointain
Rejaillir s'il est mémoire
Ensevelir s'il est amnésie

Le but de l'art est assassin
Paradis d'un présent absolutoire
Ou enfer d'un passé aboli

Le but de l'art est le chemin
Jeu s'il se fait accessoire
Miracle s'il se fait magie

Le but de l'art n'a pas de dessin
Impermanence d'un échappatoire
Reliance d'un lien infini

Le but de l'art est sans lendemain
S'évanouir en vapeur illusoire
Perdurer en brin de folie

Le but de l’art est de renaître sans fin
Harmonique s’il se fait seuil vibratoire
Musique s’il se fait couleur de la nuit

Corinne NAWROCKI

L’ART ET L’ARTISTE

L’acquisition de l’art se fait dès le berceau,
l’œil de l’enfant est comme le bout d’un pinceau,
il effleure avec justesse une expression sans but,
comme lui il est une émotion simple et pure.
Certain pense que l’art est négligeable,
d’autre qu’il est le reflet de notre âme.

Lorsque j’étais enfant, j’observais les nuages blancs,
assise dans l’herbe fraîche le nez pointé au vent,
je voyais dans le ciel coton de splendides chevaux géants,
et d’un souffle d’autan, ils s’évaporaient au firmament.
L’artiste, devant un vieil arbre sculpté par le temps,
de son regard candide le transforme en lutin dansant.

L’art n’a pas de frontière, il se révèle sans compter.
De toute nationalité, devant un Botticelli on reste émerveillé.
Sans comprendre l’italien, on écoute Verdi enchanté.
Les musiques du monde peuvent se mélanger,
s’assembler sans se confondre, se répondre sans se heurter,
et donner une harmonie jamais atteinte par l’humanité.

L’art peut exprimer la liberté et son contraire.
Si l’homme impose des contraintes à l’art,
celui-ci est ouvert aux mondes illusoires.
Il cherche à découvrir l’arrière du miroir,
où se cachent merveilles mais aussi pulsions noires.
L’oreille de Van Gogh en est un exemple notoire.

L’art est un tout, l’art est partout. Soyez émerveillés !
Avec le sens de l’esthétique on peut le voir de tous côtés.
Que ce soit la littérature, l’art visuel, la musique,
il s’exprime avec toute l’émotion unique
que l’humain peut lui insuffler :
L’inspiration

Christine CHARLES

LE PAYS DE L'ECHO

A la manière de Charles Cros

Vous allez entrer dans un pays étrange,
Le monde de l'écho, l'écho, l'écho...

Dans ce pays il y a une montagne immense,
Immense, mais pelée, pelée, pelée….

Et sur cette montagne pelée, un seul arbre,
Un seul, mais beau et haut, haut, haut…

Si haut qu'il arrive à effilocher les nuages
Les nuages en coton qui filent, filent, filent…

S'il vous arrivait de grimper sur cette montagne
Ne prenez pas une valise trop lourde, lourde, lourde…

Ne prenez pas non plus votre costume à paillettes
Car là-bas, on vit tout nu, tout nu, tout nu...

Mais n'oubliez pas de prévoir un casse-croûte
Une baguette, une boite de sardines à l'huile, huile, huile…

Arrivé là-bas, vous monterez sur un dromadaire
Nonchalant et très lent, très lent, très lent……

Et vous irez admirer cette divine solitude
Dans un désert de sable blanc, blanc, blanc…

Et dans cet espace nul besoin d'utiliser un algorithme
Car il n'y a aucun résultat et aucun problème, blême, blême ...

La beauté est là, à portée de main, demain, demain
Non, pas demain, allez-y vite, vite, vite, vite, vite, vite, ...

Marie COMBERNOUX

LE CRAPAUD (Charles Cros 1842-1888)

Jadis au fond d'un marécage
habitait un jeune crapaud
Les habitants du voisinage
disent que c'était un fier coco
Au cinquième étage d'une Citrouille
d'amour gémissait dans sa peau
Un' pauvre et modeste grenouille
Qui chantait J'aime mon crapaud
Pope
Que j'aime mon crapaud.
Or ce jour-là c'était la fête
c'était la fête du quartier
allons crapauds que l'on s'apprête
un crapaud va se marier.
Notre grenouille apprend la chose
et puis elle sortit de l'eau
pour y pleurer sur une rose
le mariage du crapaud
popo
Que j'aime mon crapaud.
Et puis devant monsieur le maire
on vit bénir les mariés,
et repas et bal terminèrent
ce que l' maire avait commencé.
À minuit passa la patrouille
un caporal et 4 crapauds
Qui écoutèrent la grenouille
qui chantait J'aime mon crapaud
(popo
Que j'aime mon crapaud)
Puis ell' se jeta dans la mare
Pour terminer ces tristes jours !
tout en grattant sur sa guitare
et se plaignant de ses amours
puis remonta dans sa citrouille
à peine arrivée dans le haut,
qu'ell' creva, la pauvre grenouille
en chantant J'aime mon crapaud
popo
Que j'aime mon crapaud.

LA PLANETE D'ISABELLE

Dans tout l'entier cosmos, l'espèce dominante
Est d'après moi l'humaine - oui, seule intelligente,
Dotée d'un riche langage et puis abstraitement
Pensant, us et culture en nombre possédant.
En quête du génie à la certaine preuve,
Camille Flammarion ainsi rejoint se treuve.
Parmi les naturels de tous célestes corps
Qui nous restent hélas à découvrir encor,
Il en est d'arriérés et d'autres nous surpassent
A l'instar simplement des terrestres surfaces
Qui abritent - c'est de la richesse de Dieu
Le signe incontestable, on ne peut faire mieux ! –
Mille races, façons d'envisager la vie,
De parler, religions, arts et technologie.
Je ne peuplerai point de petits hommes verts,
Afin de ne risquer littéraires revers,
Cette planète Mars, dite Planète Rouge,
Sur de qui la surface - ah ! – rien de rien ne bouge.
A ses entrailles donc je m'intéresserai
Car là, vie et plaisirs sont réels et complets.
Barde je me ferai des profondeurs martiennes
Divisées en millions de tous petits domaines
Où règnent des dondons - palais hypogéens
Roses et smaragdins, délire éburnéen
Eclairés tout le temps par milliards de paillettes
Honorant, glorifiant ces chefs d'Etat replètes
En jeunesse, beauté et splendides bras nus
D'éternelles, d'amours, d'immuables Vénus
Protégées de la mort et du temps qui s'écoule
Par l'absorption fréquente aux regards de la foule
D'un miel vert secrété très mystérieusement
Dans de nombreux ruchers incalculablement
Par des abeilles qui - c'est bien loin de la Terre -
Sont de couleur de jais et plus grosses - oui : d'ère
Nous changeons - que leurs sœurs de notre astre tout bleu.
Ce miel si délicieux fait le corps vigoureux
Et rêver jour et nuit toutes ces Matriarches
Dans leurs palais somptueux aux opulentes arches
Parmi leurs hommes là voués à reproduction
Puis à service d'ordre en leur déréliction.
Ces reines quelquefois au flanc de la montagne
D'Olympe leurs esprits projettent : là se gagne
De cette très ardue Roche du Solutré
L'ascension où certains se sont donc illustrés !
C'est d'une sécheresse à tuer un dromadaire !
Mais des équivalents se recensent sur Terre…

Vous vous demanderez d'où me vient mon savoir :
Il émane - c'est bel et simple à concevoir -
De mon amour constant, légué par Baudelaire
Et renié par Tati, pour les dondons où guère
Ne se lit la minceur, sous Phébus de l'été
Quand est venu le temps de sa pelisse ôter.
Se révèlent à moi leurs très fidèles doubles
Dont l'éclat, la beauté me jettent en mil troubles.
C'est mon secret de plage : étais-je adolescent
Quand à ce vif parfum je fus mis galamment
Par l'une des dondons qui, donc, vendait des frites
Et par ce miel sinople - ah ! Les messes sont dites ! –
M'initia, doucement, aux séductions de Mars.
Sans que j'eusse le temps de déclarer : « Je pars ! »
Je fus catapulté comme ne fut nul homme
Sur la Planète Rouge atome par atome
A la vélocité de lumière égalant,
Nuages et noir cosmos traversant, pourfendant
Pour enfin aborder l'astre-sœur de la Terre
En pénétrant le sol, angoissé, solitaire,
Par le même moyen, non sans altération
Des flux, écoulement, vitesse et perception
Du temps : je crus mourir ! Pas la moindre assistance !
Trois heures contenaient deux mois en la distance
De lieues par grands millions dans le glacial éther
Où moi je survécus et ce grâce au miel vert.
Je personnellement dépassai l'algorithme
Des conquêtes de Mars sur ce trépidant rythme.
Dans un palais fastueux je me recomposai
Sous d'une Matriarche un regard sans secret.
Double de la dondon rencontrée sur la Terre.
Ravissement des sens ! Saveur d'un adultère !
Goût du fruit défendu promis par le vert miel
Qui possible rendit ce trajet démentiel !
Comme de Jean Anouilh Voyageur sans Bagage,
J'étais là, sans valise, offert à tout outrage,
En fait à la merci, l'entière volonté
De la grosse Martienne ayant ici régné.
En maux ne me manquait plus rien que l'amnésie
Pour qu'ici je finisse inconnu - las ! - ma vie !
Mon opulente hôtesse - allons ! - sut m'apaiser
Et me reconstituer ainsi que me donner
Assurance en moi-même après ce long voyage
Dont Ulysse pourtant n'eût point vu le doux nuage.
Des sirènes de Mars entendis-je le chant
Dans cet endroit secret aux sons hallucinants ?
Je me sentis intrus, tout comme une sardine
Bouchant un port entier par volonté maline.

Dix-mille embrassements je connus tour à tour
En l'heure rétrécie de ce magique jour.
Mon cœur faillit mourir du stendhalien syndrome :
C'était trop, beaucoup trop pour un simple jeune homme !
Alors je m'évanouis car je n'en pouvais mais
Et sur Terre peut-être on me chercher pouvait.
S'il en a souvenance, un palais d'opaline
Fut le luxueux témoin ce cette amour divine.
Fantasme immarcessible, ô songe à moi donné
Qui depuis me laissa recrus, abandonné !
Je quittais déconstruit le monde d'Isabelle,
En chaque atome ayant souvenir de la belle
Qui m'accueillit là-bas tout exclusivement
Et changea de l'amour en mes rêves déments
L'image personnelle en ce décor de marbre
Persistant à l'égal d'un grand, immortel arbre.
Vous vous demanderez comme je le fais moi :
Discourir d'Isabelle en le titre pourquoi ?
Eh bien tout simplement parce qu'une anagramme
D'abeilles c'est - prénom décerné à la femme
Qui sur Mars se retrouve occupée à régner
Ainsi qu'en la journée le miel vert récolter.
« Bees » ou bien Deborah veulent le même insecte
Désigner tout aussi vraiment qu'en une secte.

Michel ROULLEAU

PARLEZ-MOI

Parlez-moi d'un temps
Où rêves et imaginaire supplanteraient
L'inhumaine dictature des algorithmes.
Où improvisation et fantaisie vaincraient
L'insupportable froideur arithmétique.
Où, du tréfonds de l'enfance, souffleraient
Tous les vents impatients qui gonflent nos voiles.

Parlez-moi d'un temps
Où, sous la pensée, les montagnes accoucheraient
De toutes nos belles idées saugrenues et légères.
Où un simple claquement de doigts saurait
Embraser l'espace de toutes ses étoiles éteintes.
Où les nuages flottants et les arbres frémissants dévoileraient
Toutes les voies lactées du ciel et d'ailleurs.

Parlez-moi d'un temps,
Où des caravanes de dromadaires balanceraient
Leur pas altier et nonchalant vers le levant.
Où les vastes déserts salés se pareraient
Des larmes perlant à leurs longs cils bruns.
Où des oasis alanguies s'abreuveraient
A cette pluie divine et rare.

Parlez-moi d'un temps
Où, au bord des chemins arides, refleuriront
Les buissons épineux de mille paillettes bleutées.
Où les sardines des océans asséchés regagneront
Les courants bouillonnants des torrents oubliés.
Où à la fin d'un ultime voyage, nos valises se poseront
Fourbues mais, une fois pour toutes, apaisées.

Marie-Hélène TERRIÉ

Lettre à cœur ouvert

Vous présentez, Monsieur, que je suis fainéant
Et que ma poésie est l'**espace** béant
Ou s'engouffre l'oisif, mélancolique chose,
Abimé dans le cœur par l'épine des roses.

Vous soutenez, Monsieur, qu'entre plusieurs blessures,
La bosse du travail reste de valeur sûre.
Je laisse volontiers, ma bosse au **dromadaire**
Car je suis, voyez-vous, satisfait de mon air !

J'aime la poésie et sa **divine** muse.
Et si mon choix de vie, en rien ne vous amuse,
Je devrais donc changer ? Mais pourquoi, je vous prie ?
Des mots partagés, n'avez-vous appris ?

Au souffle qui les porte, entendez la musique ;
C'est votre âme, Monsieur, et son chant est unique.
Le poète saisit sa douce vibration,
En **paillettes** la rend à toutes les nations :

Un **nuage** de pluie sur un désert aride.
Je l'avoue humblement, je me veux apatride.
La ligne d'écriture est mon seul horizon,
J'aime demeurer libre. Et si ma déraison

Défie votre **algorithme**, effraie les bien-pensants
Si la rime, le spleen vous retourne les sangs,
Ils sont pour moi, Monsieur, le pain et le saint graal
Pas une vie choisie, pas même un idéal ;

Car poète qui naît, comme un **arbre** naît arbre.
Rongé de l'intérieur par les vers, il se cabre,
Tourmenté par les vents, la rime l'enracine
Et son obstination à vivre vous fascine !

Perdu dans l'océan de tous vos préjugés,
Vous le voyez **sardine** obligée de nager
Dans le contre- courant des ordres établis,
Où les requins puissants guettent les affaiblis.

Je vis en noctambule, évitant le soleil
Je porte en moi le feu qui me brûle pareil.
Le cerne sous mon œil est comme une **valise** :
J'y range la nuit bleue, le rêve ou je m'enlise.

Mais mon rêve partout et toujours m'accompagne ;
Il est mon paysage, immuable **montagne**.
Je contemple d'en haut le cœur de l'être humain
Rejoignez-moi, Monsieur, je vous tends une main !

Catherine MONCE

Le Voyage Des Dromadaires

A la montagne, il y avait des dromadaires

Qui observaient les nuages.

Leurs yeux brillaient comme des paillettes

Puis ils firent leurs valises

Pour découvrir l'espace.

Là-haut, ils virent des planètes divines

Qui se déplaçaient

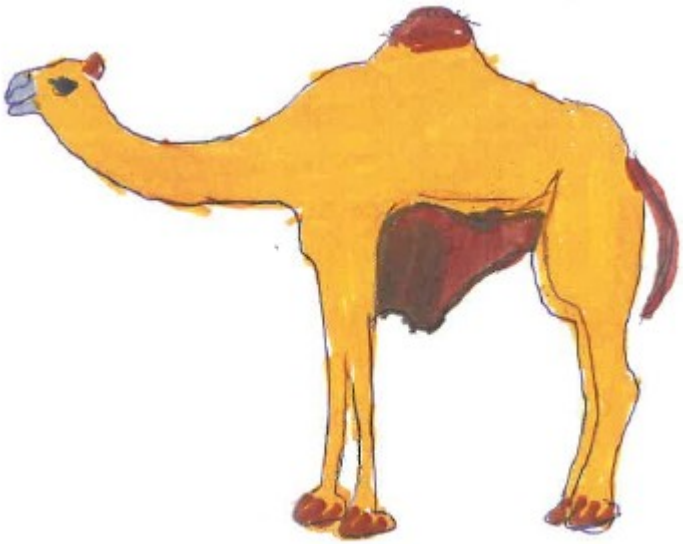
Selon un algorithme compliqué

Puis ils redescendirent sur terre

Pour manger des sardines

A l'ombre d'un arbre.

Laurie DANJOU



Victor HUGO (1802 - 1885)

Jeanne était au pain sec...

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,

Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,

J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,

Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture

Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,

Repose le salut de la société,

S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :

-Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce

Je ne me ferai plus griffer par le minet.

Mais on s'est récrié : - Cette enfant vous connaît ;

Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.

Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.

Pas de gouvernement possible. À chaque instant

L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;

Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.

Vous démolissez tout. - Et j'ai baissé la tête,

Et j'ai dit - Je n'ai rien à répondre à cela,

J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là

Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.

Qu'on me mette au pain sec. - Vous le méritez, certes,

On vous y mettra. - Jeanne alors, dans son coin noir,

M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,

Pleins de l'autorité des douces créatures

- Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

Victor HUGO
1802 - 1885

Apparition

Je vis un ange blanc qui passait sur ma tête ;
Son vol éblouissant apaisait la tempête,
Et faisait taire au loin la mer pleine de bruit.
- Qu'est-ce que tu viens faire, ange, dans cette nuit ?
Lui dis-je. - Il répondit : je viens prendre ton âme.
Et j'eus peur, car je vis que c'était une femme ;
Et je lui dis, tremblant et lui tendant les bras :
- Que me restera-t-il ? car tu t'envoleras.
Il ne répondit pas ; le ciel que l'ombre assiège S'éteignait...
- Si tu prends mon âme, m'écriai-je,
Où l'emporteras-tu ? montre-moi dans quel lieu.
Il se taisait toujours. - Ô passant du ciel bleu,
- Es-tu la mort ? lui dis-je, ou bien es-tu la vie ? –
Et la nuit augmentait sur mon âme ravie,
Et l'ange devint noir, et dit - Je suis l'amour.
Mais son front sombre était plus charmant que le jour.
Et je voyais, dans l'ombre où brillaient ses prunelles,
Les astres à travers les plumes de ses ailes.